

Jean RACINE



Théâtre-documentation



Mithridate



Jean RACINE
1639-1699

Mithridate



MITHRIDATE

Tragédie en cinq actes, en vers.

Représentée probablement pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, le 23 décembre 1672.

Personnages

MITHRIDATE, *roi de Pont et de quantité d'autres royaumes*

MONIME, *accordée avec Mithridate, et déjà déclarée reine*

PHARNACE, *fils de Mithridate, mais de différente mère¹*

XIPHARÈS, *fils de Mithridate, mais de différente mère²*

ARBATE, *confident de Mithridate, et gouverneur de la place de Nymphée*

PHÆDIME³, *confidente de Monime*

ARCAS, *domestique de Mithridate*

GARDES

La scène est à Nymphée, port de mer sur le Bosphore Cimmérien, dans la Taurique Chersonèse⁴.

¹ La mère de Pharnace était une sœur de Mithridate, du nom de Laodice.

² Xipharès, avait pour mère Stratonice.

³ Dans toutes les éditions imprimées du vivant de Racine, on lit *Phædime*, avec un æ, contrairement à l'étymologie. C'est sans doute une faute des imprimeurs qui s'est perpétuée.

⁴ Dans les éditions de 1673 et de 1676 on lit : « La scène est à Nymphée, port de mer dans le Bosphore Cimmérien, autrement dit la Taurique Chersonèse. » – Toutes les éditions imprimées du vivant de Racine ont la *Taurique Chersonèse*, et non, comme on dit aujourd'hui, la *Chersonèse Taurique*. – La ville de Nymphée était située entre Panticapée et Théodosia. C'est à Panticapée que Dion Cassius (livre XXXVII, chapitre XII) place le dernier acte de la vie de Mithridate. Quant à Nymphée, Appien (*Guerre de Mithridate*, chapitre CVIII)

PRÉFACE

Il n'y a guère de nom plus connu que celui de Mithridate. Sa vie et sa mort font une partie considérable de l'histoire romaine. Et sans compter les victoires qu'il a remportées, on peut dire que ses seules défaites ont fait presque toute la gloire de trois des plus grands capitaines de la république : c'est à savoir, de Sylla, de Lucullus, et de Pompée¹. Ainsi je ne pense pas qu'il soit besoin de citer ici mes auteurs. Car, excepté quelque événement² que j'ai un peu rapproché³ par le droit que donne la poésie, tout le monde reconnaîtra aisément que j'ai suivi l'histoire avec beaucoup de fidélité⁴. En effet, il n'y a guère d'actions éclatantes dans la vie de Mithridate qui n'aient trouvé place dans ma tragédie. J'y ai inséré tout ce qui pouvait mettre

compte cette place forte parmi celles qui firent défection, lorsque Mithridate vint chercher un refuge dans la Chersonèse.

¹ Cette fin de phrase : « c'est à savoir, de Sylla, de Lucullus, et de Pompée, » ne se trouve pas dans l'édition de 1673.

² On lit dans l'édition de M. Aimé-Martin : « excepté quelques événements ; » nous avons suivi le texte de toutes les anciennes éditions.

³ Var. (édit. de 1673) : approché.

⁴ Ce qui suit cette phrase, depuis les mots : « En effet, il n'y a guère » jusqu'à ceux-ci : « la vie à ses maîtresses, » n'est pas dans l'édition de 1673.

MITHRIDATE

en jour les mœurs et les sentiments de ce prince, je veux dire sa haine violente contre les Romains, son grand courage, sa finesse, sa dissimulation, et enfin cette jalousie qui lui était si naturelle, et qui a tant de fois coûté la vie à ses maîtresses. La seule chose qui pourrait n'être pas aussi connue que le reste, c'est le dessein que je lui fais prendre¹ de passer dans l'Italie. Comme ce dessein m'a fourni une des scènes qui ont le plus réussi dans ma tragédie, je crois que le plaisir du lecteur pourra redoubler, quand il verra que presque tous les historiens ont dit ce que je fais dire ici à Mithridate.

Florus, Plutarque et Dion Cassius nomment les pays par où il devait passer². Appien d'Alexandrie entre plus dans le détail. Et après avoir marqué les facilités et les secours que

¹ Var. (édit. de 1673) : c'est le dessein que je fais prendre à Mithridate.

² Voyez Florus, livre III, chapitre V ; Plutarque, *Vie de Pompée*, chapitre XLI ; Dion Cassius, livre XXXVII, chapitre XI. – Suivant Florus, Mithridate voulait passer du Bosphore en Thrace, de là, et en traversant la Macédoine et la Grèce, se jeter inopinément sur l'Italie. Suivant Plutarque, il avait formé le projet de traverser le pays des Scythes et celui des Péoniens, pour envahir l'Italie. Dion Cassius dit à peu près de même que, voulant profiter du séjour de Pompée en Syrie, il songeait à se rendre vers le Danube à travers le pays des Scythes, pour faire de là une invasion en Italie. – Appien, comme le dit Racine, entre un peu plus dans le détail. Il rapporte d'abord au chapitre en de son *Livre sur la guerre de Mithridate*, que le roi de Pont, étant entré dans les pays Méotiques, conçut le projet nouveau et hardi de traverser la Thrace, puis la Macédoine, enfin la Pannonie, de franchir les Alpes, et d'entrer ainsi en Italie. Il dit aussi au chapitre CIX du même livre, qu'il se proposait de diriger sa route vers le pays des Gaulois, avec lesquels il avait déjà dans cette vue formé des liaisons ; et qu'il avait le dessein d'envahir avec eux l'Italie à travers les Alpes, espérant que la haine de Rome lui procurerait l'alliance de beaucoup de peuples italiens.

Mithridate espérait trouver dans sa marche, il ajoute que ce projet fut le prétexte dont Pharnace se servit pour faire révolter toute l'armée¹, et que les soldats, effrayés de l'entreprise de son père, la regardèrent comme le désespoir d'un prince qui ne cherchait qu'à périr avec éclat.

Ainsi elle fut en partie cause de sa mort, qui est l'action de ma tragédie. J'ai encore lié ce dessein de plus près à mon sujet. Je m'en suis servi² pour faire connaître à Mithridate les secrets sentiments de ses deux fils. On ne peut prendre trop de précaution pour ne rien mettre sur le théâtre qui ne soit très nécessaire. Et les plus belles scènes sont en danger d'ennuyer, du moment qu'on les peut séparer de l'action, et qu'elles l'interrompent au lieu de la conduire vers sa fin³.

Voici la réflexion que fait Dion Cassius sur ce dessein de Mithridate : « Cet homme était véritablement né pour entreprendre de grandes choses. Comme il avait souvent éprouvé la bonne et la mauvaise fortune, il ne croyait rien au-dessus de ses espérances et de son audace, et mesurait ses desseins bien plus à la grandeur de son courage qu'au mauvais état de ses affaires ; bien résolu, si son entreprise ne réussissait point, de faire une fin digne d'un grand roi, et de s'ensevelir lui-même sous les ruines de son empire, plutôt que de vivre dans l'obscurité et dans la bassesse. »

J'ai choisi Monime entre les femmes que Mithridate a aimées. Il paraît que c'est celle de toutes qui a été la plus

¹ Var. (édit. de 1673) : pour révolter toute l'armée.

² Var. (édit. de 1673 et de 1676) : Et je m'en suis servi.

³ Dans l'édition de 1673 la préface finit aux mots : « vers sa fin. »

MITHRIDATE

vertueuse, et qu'il a aimée le plus tendrement. Plutarque semble avoir pris plaisir à décrire le malheur et les sentiments de cette princesse. C'est lui qui m'a donné l'idée de Monime ; et c'est en partie¹ sur la peinture qu'il en a faite que j'ai fondé un caractère que je puis dire qui n'a point déplu. Le lecteur trouvera bon que je rapporte ses paroles telles qu'Amiot les a traduites². Car elles ont une grâce dans le vieux style de ce traducteur, que je ne crois point pouvoir égaler dans notre langue moderne³ :

« Cette-ey estoit fort renommée entre les Grecs, pource que quelques sollicitations que luy sceust faire le Roy en estant amoureux⁴, jamais ne voulut entendre à toutes ses poursuites jusqu'à ce qu'il y eust accord de mariage passé entre eux, et qu'il luy eust envoyé le diadème ou bandeau royal, et⁵ appelée royne. La pauvre dame, depuis que ce roy⁶ l'eust espousée, avait vécu

¹ Ce n'est en effet qu'*en partie*. Plutarque nous donne de Monime une idée qui n'est pas tout à fait semblable à celle que nous trouvons dans Racine, lorsque parlant des papiers secrets de Mithridate qui tombèrent aux mains de Pompée dans la forteresse de Cenon, il dit qu'il y avait des lettres de Monime au Roi et du Roi à Monime, où la passion s'exprimait avec peu de retenue (Vie de Pompée, chapitre XXXVII).

² Dans la *Vie de Lucullus*, chapitre XVIII. Nous indiquons ci-après les passages où le texte donné par Racine n'est pas conforme celui de l'édition de 1572 du Plutarque d'Amyot.

³ Var. (édit. de 1673-1687) : dans notre langage moderne.

⁴ Racine a retranché : « et qu'il luy eust envoyé quinze mille escus contans pour un coup. »

⁵ Il y a dans le texte d'Amyot : « et qu'il l'eust appelée... » Les mots « qu'il l'eust » sont omis dans toutes les éditions imprimées du vivant de Racine.

⁶ « La pource dame tout le temps au-paravant depuis que ce roy... » (*Texte d'Amyot.*)

en grande déplaisance, ne faisant continuellement autre chose que de plorer la malheureuse beauté de son corps, laquelle, au lieu d'un mary, luy avait donné un maistre, et au lieu de compagnie conjugale, et que doit avoir une dame d'honneur¹, luy avait baillé une garde et garnison d'hommes barbares, qui la tenaient comme prisonnière loin du doux pais de la Grèce, en lieu où elle n'avait qu'un songe et une ombre de biens² ; et au contraire avait réellement perdu les véritables, dont elle jouissait³ au pais de sa naissance. Et quand l'eunuque fut arrivé devers elle, et luy eut fait commandement de par le Roy qu'elle eust à mourir, adonc elle s'arracha⁴ d'alentour de la teste son bandeau royal ; et se le nouant alentour du col, s'en pendit. Mais le bandeau ne fut pas assez fort, et se rompit incontinent. Et lors elle se prit à dire : « Ô maudit et malheureux tissu, ne me serviras-tu point au moins à ce triste service ? » En disant ces paroles, elle le jetta contre terre, crachant dessus, et tendit la gorge à l'eunuque⁵. »

¹ « De honneur. » (*Texte d'Amyot.*)

² « Des biens qu'elle avait espérez, » (*Texte d'Amyot.*)

³ « Dont paravant elle jouyssait. » (*Ibidem.*)

⁴ Tout ce passage est un peu différent dans le texte d'Amyot. Racine y a fait des changements, parce qu'il n'a voulu appliquer qu'à Monime ce que Plutarque dit de plusieurs sœurs et femmes de Mithridate, telles que Roxane, Statira, Bérénice et Monime, vers qui ce roi avait envoyé « son valet de chambre Bacchilides leur porter nouvelles qu'il leur convenait à toutes de mourir. » Voici la phrase que Racine a légèrement modifiée : « Et quand ce Bacchilides fut arrive devers elles, et leur eust fait commandement de par le Roy, qu'elles eussent à eslire la manière de mourir qui leur semblerait à chacune plus aisée et la moins douloureuse, elle s'arracha..., etc. »

⁵ « Tendit la gorge à Bacchilides pour la luy couper. » (*Texte d'Amyot.*)

MITHRIDATE

Xipharès était fils de Mithridate et d'une de ses femmes qui se nommait Stratonice. Elle livra aux Romains une place de grande importance, où étaient les trésors de Mithridate, pour mettre son fils Xipharès dans les bonnes grâces de Pompée¹. Il y a des historiens² qui prétendent que Mithridate fit mourir ce jeune prince, pour se venger de la perfidie de sa mère.

Je ne dis rien de Pharnace. Car qui ne sait pas que ce fut lui qui souleva contre Mithridate ce qui lui restait de troupes, et qui força ce prince à se vouloir empoisonner, et à se passer son épée au travers du corps pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis ? C'est ce même Pharnace qui fut vaincu depuis par Jules César, et qui fut tué ensuite dans une autre bataille³.

¹ Voyez le livre d'Appien sur *la Guerre de Mithridate*, chapitre CVII. Plutarque, *Vie de Pompée*, chapitre XXXVI, parle aussi de la trahison de Stratonice, et donne des détails sur l'origine de cette femme de Mithridate.

² Appien, dans le chapitre que nous venons de citer.

³ Voyez Appien, *Guerre de Mithridate*, chapitre CXX ; Plutarque, *Vie de César*, chapitre L ; et dans les *Commentaires* d'Hirtius Pansa le livre sur la *Guerre d'Alexandrie*, LXXII-LXXVII. La bataille où César, avec trois légions, tailla en pièces toute l'armée de Pharnace, fut livrée près de la ville de Zéla, dans le Pont, où Mithridate avait autrefois défait Triarius. On connaît le bulletin de la victoire de César : « Veni, vidi, vici. » – Pharnace fut tué plus tard dans une bataille qu'il livra l'an 47 avant J. C. à Asandre, gouverneur du Bosphore révolté contre lui.

ACTE I



Scène première

XIPHARÈS, ARBATE

XIPHARÈS.

On nous faisait, Arbate, un fidèle rapport :
Rome en effet triomphe, et Mithridate est mort.
Les Romains, vers l'Euphrate, ont attaqué mon père¹,
Et trompé dans la nuit sa prudence ordinaire.
Après un long combat, tout son camp dispersé
Dans la foule des morts, en fuyant, l'a laissé ;
Et j'ai su qu'un soldat dans les mains de Pompée
Avec son diadème a remis son épée.
Ainsi ce roi, qui seul a durant quarante ans²
Lassé tout ce que Rome eut de chefs importants,

¹ Voyez Plutarque, *Vie de Pompée*, chapitre XXXII ; Appien, *Guerre de Mithridate*, chapitre C ; et Dion Cassius, livre XXXVI, chapitre XXXII.

² Voyez Appien, *Affaires de Syrie*, chapitre XLVIII, et *Guerre de Mithridate*, chapitre CXII. Florus, livre III, chapitre V, dit aussi que Mithridate résista pendant quarante ans aux Romains. Justin, livre XXXVII, chapitre I, porte à quarante-six ans la durée de cette guerre, qu'une inscription citée par Pline, livre VII, chapitre XXVII, réduit à trente ans.

Et qui dans l'Orient balançant la fortune,
Vengeait de tous les rois la querelle commune,
Meurt, et laisse après lui, pour venger son trépas,
Deux fils infortunés qui ne s'accordent pas.

ARBATE.

Vous, Seigneur ! Quoi ? l'ardeur de régner en sa place¹
Rend déjà Xipharès ennemi de Pharnace ?

XIPHARÈS.

Non, je ne prétends point, cher Arbate, à ce prix
D'un malheureux empire acheter le débris.
Je sais en lui des ans respecter l'avantage ;
Et content des États marqués pour mon partage,
Je verrai sans regret tomber entre ses mains
Tout ce que lui promet l'amitié des Romains.

ARBATE.

L'amitié des Romains ! Le fils de Mithridate,
Seigneur ! Est-il bien vrai ?

XIPHARÈS.

N'en doute point, Arbate.

Pharnace, dès longtemps tout Romain dans le cœur²,
Attend tout maintenant de Rome et du vainqueur.
Et moi, plus que jamais à mon père fidèle,

¹ Var. *Vous, Seigneur ! Quoi ? l'amour de régner en sa place.* (1673-87)

² Mithridate le dit aussi plus bas, vers 516-518. Cependant, jusqu'au moment de la grande trahison de Pharnace, rien sans doute n'avait pu la faire prévoir ; car c'est lui, et non Xipharès, qui était, suivant Appien (chapitre CX), le fils chéri de Mithridate, relui à qui il destinait l'héritage de ses États. Nous ne faisons pas cette remarque pour reprocher à Racine de n'avoir pas servilement suivi l'histoire, mais pour constater la part d'invention du poète dans Mithridate.

MITHRIDATE

Je conserve aux Romains une haine immortelle
Cependant et ma haine et ses prétentions
Sont les moindres sujets de nos divisions.

ARBATE.

Et quel autre intérêt contre lui vous anime ?

XIPHARÈS.

Je m'en vais t'étonner. Cette belle Monime,
Qui du Roi notre père attira tous les vœux,
Dont Pharnace, après lui, se déclare amoureux...

ARBATE.

Hé bien, Seigneur ?

XIPHARÈS.

Je l'aime, et ne veux plus m'en taire,
Puisqu'enfin pour rival je n'ai plus que mon frère.
Tu ne t'attendais pas sans doute à ce discours ;
Mais ce n'est point, Arbate, un secret de deux jours.
Cet amour s'est longtemps accru dans le silence.
Que n'en puis-je à tes yeux marquer la violence,
Et mes premiers soupirs, et mes derniers ennuis ?
Mais en l'état funeste où nous sommes réduits,
Ce n'est guère le temps d'occuper ma mémoire
À rappeler le cours d'une amoureuse histoire.
Qu'il te suffise donc, pour me justifier,
Que je vis, que j'aimai la Reine le premier ;
Que mon père ignorait jusqu'au nom de Monime,
Quand je conçus pour elle un amour légitime.
Il la vit. Mais au lieu d'offrir à ses beautés
Un hymen, et des vœux dignes d'être écoutés,
Il crut que sans prétendre une plus haute gloire,

Elle lui céderait une indigne victoire.
Tu sais par quels efforts il tenta sa vertu,
Et que lassé d'avoir vainement combattu,
Absent, mais toujours plein de son amour extrême,
Il lui fit par tes mains porter son diadème¹.
Juge de mes douleurs, quand des bruits trop certains
M'annoncèrent du Roi l'amour et les desseins ;
Quand je sus qu'à son lit Monime réservée,
Avait pris, avec toi, le chemin de Nymphée !
Hélas ! ce fut encor dans ce temps odieux²
Qu'aux offres des Romains ma mère ouvrit les yeux³ ;
Ou pour venger sa foi par cet hymen trompée,
Ou ménageant pour moi la faveur de Pompée,
Elle trahit mon père, et rendit aux Romains
La place et les trésors confiés en ses mains.
Quel devins-je au récit du crime de ma mère !
Je ne regardai plus mon rival dans mon père ;
J'oubliai mon amour par le sien traversé :
Je n'eus devant les yeux que mon père offensé.
J'attaquai les Romains ; et ma mère éperdue
Me vit, en reprenant cette place rendue,
À mille coups mortels contre eux me dévouer,

¹ Toutes ces circonstances sont conformes à ce que Plutarque rapporte au chapitre XVIII de la *Vie de Lucullus*, dont Racine a donné dans sa préface une grande partie, d'après la traduction d'Amyot.

² Var. *Hélas ! j'appris encor dans ce temps odieux*. (1673)

³ Dans les éditions publiées du vivant de Racine, la ponctuation n'indique pas où il faut couper la phrase : il n'y a qu'une virgule après le vers 62 ; n'y en a qu'une aussi après le vers 64.

MITHRIDATE

Et chercher, en mourant, à la désavouer.
L'Euxin, depuis ce temps, fut libre, et l'est encore ;
Et des rives de Pont aux rives du Bosphore,
Tout reconnu mon père, et ses heureux vaisseaux
N'eurent plus d'ennemis que les vents et les eaux.
Je voulais faire plus. Je prétendais, Arbate,
Moi-même à son secours m'avancer vers l'Euphrate.
Je fus soudain frappé du bruit de son trépas.
Au milieu de mes pleurs, je ne le cèle pas,
Monime, qu'en tes mains mon père avait laissée,
Avec tous ses attraits revint en ma pensée.
Que dis-je ? en ce malheur je tremblai pour ses jours ;
Je redoutai du Roi les cruelles amours.
Tu sais combien de fois ses jalouses tendresses
Ont pris soin d'assurer la mort de ses maîtresses.
Je volai vers Nymphée ; et mes tristes regards
Rencontrèrent Pharnace au pied de ses remparts¹.
J'en conçus, je l'avoue, un présage funeste.
Tu nous reçus tous deux, et tu sais tout le reste.
Pharnace, en ses desseins toujours impétueux,
Ne dissimula point ses vœux présomptueux.
De mon père à la Reine il conta la disgrâce,
L'assura de sa mort, et s'offrit en sa place.
Comme il le dit, Arbate, il veut l'exécuter.
Mais enfin, à mon tour, je prétends éclater.
Autant que mon amour respecta la puissance
D'un père, à qui je fus dévoué dès l'enfance,

¹ Var. *Virent d'abord Pharnace au pied de ses remparts.* (1673-87)

Autant ce même amour, maintenant révolté,
De ce nouveau rival brave l'autorité.
Ou Monime, à ma flamme elle-même contraire,
Condamnera l'aveu que je prétends lui faire ;
Ou bien, quelques malheurs qu'il en puisse avenir,
Ce n'est que par ma mort qu'on la peut obtenir.
Voilà tous les secrets que je voulais t'apprendre.
C'est à toi de choisir quel parti tu dois prendre,
Qui des deux te paraît plus digne de ta foi,
L'esclave des Romains, ou le fils de ton roi.
Fier de leur amitié, Pharnace croit peut-être
Commander dans Nymphée, et me parler en maître.
Mais ici mon pouvoir ne connaît point le sien :
Le Pont est son partage, et Colchos¹ est le mien ;
Et l'on sait que toujours la Colchide et ses princes
Ont compté ce Bosphore au rang de leurs provinces.

ARBATE.

Commandez-moi, Seigneur. Si j'ai quelque pouvoir,
Mon choix est déjà fait, je ferai mon devoir.
Avec le même zèle, avec la même audace
Que je servais le père et gardois cette place
Et contre votre frère, et même contre vous,
Après la mort du Roi, je vous sers contre tous.
Sans vous, ne sais-je pas que ma mort assurée,

¹ Le mot *Colchos*, lorsqu'on le rencontre dans les écrivains latins, est l'accusatif pluriel de *Colchi*, les peuples de la Colchide. L. Racine fait remarquer dans *l'Examen de Mithridate*, que Bossuet, Rollin, et l'abbé Gédoyne, dans son *Pausanias*, ont nommé la ville de Colchos, qui cependant n'a jamais existé. Corneille a souvent fait de même.

MITHRIDATE

De Pharnace en ces lieux allait suivre l'entrée ?
Sais-je pas que mon sang, par ses mains répandu,
Eût souillé ce rempart contre lui défendu ?
Assurez-vous du cœur et du choix de la Reine.
Du reste, ou mon crédit n'est plus qu'une ombre vaine,
Ou Pharnace, laissant le Bosphore en vos mains,
Ira jouir ailleurs des bontés des Romains.

XIPHARÈS.

Que ne devrai-je point à cette ardeur extrême !
Mais on vient. Cours, ami : c'est Monime elle-même¹.



¹ Var. *Mais on vient. Cours, ami : c'est la Reine elle-même.* (1673-87)

Scène II

MONIME, XIPHARÈS

MONIME.

Seigneur, je viens à vous. Car enfin aujourd'hui,
Si vous m'abandonnez, quel sera mon appui ?
Sans parents, sans amis, désolée et craintive,
Reine longtemps de nom, mais en effet captive,
Et veuve maintenant sans avoir eu d'époux,
Seigneur, de mes malheurs ce sont là les plus doux.
Je tremble à vous nommer l'ennemi qui m'opprime.
J'espère toutefois qu'un cœur si magnanime
Ne sacrifiera point les pleurs des malheureux
Aux intérêts du sang qui vous unit tous deux.
Vous devez à ces mots reconnaître Pharnace.
C'est lui, Seigneur, c'est lui dont la coupable audace
Veut, la force à la main, m'attacher à son sort
Par un hymen pour moi plus cruel que la mort.
Sous quel astre ennemi faut-il que je sois née ?
Au joug d'un autre hymen sans amour destinée,
À peine je suis libre et goûte quelque paix,

MITHRIDATE

Qu'il faut que je me livre à tout ce que je hais.
Peut-être je devrais, plus humble en ma misère,
Me souvenir du moins que je parle à son frère.
Mais, soit raison, destin, soit que ma haine en lui
Confonde les Romains dont il cherche l'appui,
Jamais hymen formé sous le plus noir auspice,
De l'hymen que je crains n'égala le supplice.
Et si Monime en pleurs ne vous peut émouvoir,
Si je n'ai plus pour moi que mon seul désespoir,
Au pied du même autel où je suis attendue,
Seigneur, vous me verrez, à moi-même rendue,
Percer ce triste cœur qu'on veut tyranniser,
Et dont jamais encor je n'ai pu disposer.

XIPHARÈS.

Madame, assurez-vous de mon obéissance ;
Vous avez dans ces lieux une entière puissance.
Pharnace ira, s'il veut, se faire craindre ailleurs.
Mais vous ne savez pas encor tous vos malheurs.

MONIME.

Hé ! quel nouveau malheur peut affliger Monime,
Seigneur ?

XIPHARÈS.

Si vous aimer c'est faire un si grand crime,
Pharnace n'en est pas seul coupable aujourd'hui ;
Et je suis mille fois plus criminel que lui.

MONIME.

Vous !

XIPHARÈS.

Mettez ce malheur au rang des plus funestes ;
Attestez, s'il le faut, les puissances célestes

Contre un sang malheureux, né pour vous tourmenter,
Père, enfants animés à vous persécuter.

Mais avec quelque ennui que vous puissiez apprendre
Cet amour criminel qui vient de vous surprendre,
Jamais tous vos malheurs ne sauraient approcher
Des maux que j'ai soufferts en le voulant cacher.
Ne croyez point pourtant que semblable à Pharnace,
Je vous serve aujourd'hui pour me mettre en sa place.
Vous voulez être à vous, j'en ai donné ma foi,
Et vous ne dépendrez ni de lui ni de moi.

Mais quand je vous aurai pleinement satisfaite,
En quels lieux avez-vous choisi votre retraite ?
Sera-ce loin, Madame, ou près de mes États ?
Me sera-t-il permis d'y conduire vos pas ?
Verrez-vous d'un même œil le crime et l'innocence ?
En fuyant mon rival, fuirez-vous ma présence ?
Pour prix d'avoir si bien secondé vos souhaits,
Faudra-t-il me résoudre à ne vous voir jamais ?

MONIME.

Ah ! que m'apprenez-vous ?

XIPHARÈS.

Hé quoi ? belle Monime,

Si le temps peut donner quelque droit légitime,
Faut-il vous dire ici que le premier de tous
Je vous vis, je formai le dessein d'être à vous,
Quand vos charmes naissants, inconnus à mon père,
N'avaient encor paru qu'aux yeux de votre mère ?
Ah ! si par mon devoir forcé de vous quitter.
Tout mon amour alors ne put pas éclater,

MITHRIDATE

Ne vous souvient-il plus, sans compter tout le reste,
Combien je me plaignis de ce devoir funeste ?
Ne vous souvient-il plus, en quittant vos beaux yeux,
Quelle vive douleur attendrit mes adieux ?
Je m'en souviens tout seul. Avouez-le, Madame,
Je vous rappelle un songe effacé de votre âme.
Tandis que loin de vous, sans espoir de retour,
Je nourrissais encore un malheureux amour,
Contente, et résolue à l'hymen de mon père,
Tous les malheurs du fils ne vous affligeaient guère¹.

MONIME.

Hélas !

XIPHARÈS.

Avez-vous plaint un moment mes ennuis ?

MONIME.

Prince... n'abusez point de l'état où je suis.

XIPHARÈS.

En abuser, ô ciel ! quand je cours vous défendre,
Sans vous demander rien, sans oser rien prétendre ;
Que vous dirai-je enfin ? lorsque je vous promets
De vous mettre en état de ne me voir jamais !

MONIME.

C'est me promettre plus que vous ne sauriez faire.

XIPHARÈS.

Quoi ? malgré mes serments, vous croyez le contraire ?
Vous croyez qu'abusant de mon autorité,
Je prétends attenter à votre liberté ?
On vient, Madame, on vient. Expliquez-vous, de grâce.

¹ Var. *Tous les malheurs du fils ne vous occupaient guère.* (1673)

JEAN RACINE

Un mot.

MONIME.

Défendez-moi des fureurs de Pharnace.

Pour me faire, Seigneur, consentir à vous voir,
Vous n'aurez pas besoin d'un injuste pouvoir.

XIPHARÈS.

Ah ! Madame...

MONIME.

Seigneur, vous voyez votre frère.



Scène III

MONIME, PHARNACE, XIPHARÈS

PHARNACE.

Jusques à quand, Madame, attendrez-vous mon père ?
Des témoins de sa mort viennent à tous moments
Condamner votre doute et vos retardements.
Venez, fuyez l'aspect de ce climat sauvage,
Qui ne parle à vos yeux que d'un triste esclavage.
Un peuple obéissant vous attend à genoux,
Sous un ciel plus heureux et plus digne de vous.
Le Pont vous reconnaît dès longtemps pour sa reine :
Vous en portez encor la marque souveraine ;
Et ce bandeau royal fut mis sur votre front
Comme un gage assuré de l'empire de Pont.
Maître de cet État que mon père me laisse,
Madame, c'est à moi d'accomplir sa promesse.
Mais il faut, croyez-moi, sans attendre plus tard,
Ainsi que notre hymen presser notre départ.
Nos intérêts communs et mon cœur le demandent.
Prêts à vous recevoir, mes vaisseaux vous attendent,

Et du pied de l'autel vous y pouvez monter,
Souveraine des mers qui vous doivent porter.

MONIME.

Seigneur, tant de bontés ont lieu de me confondre.
Mais puisque le temps presse, et qu'il faut vous répondre,
Puis-je, laissant la feinte et les déguisements,
Vous découvrir ici mes secrets sentiments¹ ?

PHARNACE.

Vous pouvez tout.

MONIME.

Je crois que je vous suis connue.

Éphèse est mon pays² ; mais je suis descendue
D'aïeux, ou rois, Seigneur, ou héros, qu'autrefois
Leur vertu, chez les Grecs, mit au-dessus des rois,
Mithridate me vit. Ephèse, et l'Ionie,
À son heureux empire était alors unie³.
Il daigna m'envoyer ce gage de sa foi.

¹ Var. *Puis-je, en vous proposant mes plus chers intérêts,
Vous découvrir ici mes sentiments secrets ?* (1673-87)

Racine, en changeant ces deux vers, n'a pas pris garde que ceux qu'il y a substitués ressemblent un peu trop aux vers 283 et 286.

² Plutarque, *Vie de Lucullus*, chapitre XVIII, dit que Monime était de Milet. Suivant Appien (*Guerre de Mithridate*, chapitre XXI), ce fut à Stratonicée, ville de Carie, que le roi de Pont, revenant d'Ionie, vit pour la première fois Monime, fille de Philopœmen. Le même historien nous apprend (*ibidem*, chapitre XLVIII) que Mithridate confia le gouvernement d'Éphèse à Philopœmen. Mais quel était ce Philopœmen ? Descendait-il du grand chef achéen qui avait porté le même nom, comme Racine paraît l'insinuer ? Ni Appien ni Plutarque n'en disent rien.

³ Var. *À son heureux empire était encore unie.* (1673-87)

MITHRIDATE

Ce fut pour ma famille une suprême loi :
Il fallut obéir. Esclave couronnée,
Je partis pour l'hymen où j'étais destinée.
Le Roi, qui m'attendait au sein de ses États,
Vit emporter ailleurs ses desseins et ses pas,
Et tandis que la guerre occupait son courage,
M'envoya dans ces lieux éloignés de l'orage.
J'y vins : j'y suis encor. Mais cependant, Seigneur,
Mon père paya cher ce dangereux honneur,
Et les Romains vainqueurs, pour première victime,
Prirent Philopœmen¹, le père de Monime.
Sous ce titre funeste il se vit immoler ;
Et c'est de quoi, Seigneur, j'ai voulu vous parler.
Quelque juste fureur dont je sois animée,
Je ne puis point à Rome opposer une armée ;
Inutile témoin de tous ses attentats,
Je n'ai pour me venger ni sceptre ni soldats ;
Enfin, je n'ai qu'un cœur. Tout ce que je puis faire²,
C'est de garder la foi que je dois à mon père,
De ne point dans son sang aller tremper mes mains
En épousant en vous l'allié des Romains.

PHARNACE.

Que parlez-vous de Rome et de son alliance ?
Pourquoi tout ce discours et cette défiance ?
Qui vous dit qu'avec eux je prétends m'allier ?

MONIME.

Mais vous-même, Seigneur, pouvez-vous le nier ?

¹ C'est une fiction du poète.

² Var. *Seigneur, je n'ai qu'un cœur. Tout ce que je puis faire.* (1673-87)

Comment m'offririez-vous l'entrée et la couronne
D'un pays que partout leur armée environne¹,
Si le traité secret qui vous lie aux Romains
Ne vous en assurait L'empire et les chemins ?

PHARNACE.

De mes intentions je pourrais vous instruire,
Et je sais les raisons que j'aurais à vous dire,
Si laissant en effet les vains déguisements,
Vous m'aviez expliqué vos secrets sentiments².
Mais enfin je commence, après tant de traverses,
Madame, à rassembler vos excuses diverses ;
Je crois voir l'intérêt que vous voulez celer,
Et qu'un autre qu'un père ici vous fait parler.

XIPHARÈS.

Quel que soit l'intérêt qui fait parler la Reine³,
La réponse, Seigneur, doit-elle être incertaine ?
Et contre les Romains votre ressentiment
Doit-il pour éclater balancer un moment ?
Quoi ? nous aurons d'un père entendu la disgrâce,
Et lents à le venger, prompts à remplir sa place,

¹ Var. *D'un pays que la guerre et leur camp environne.* (1673-87)

² Var. *Si vous-même laissant ces vains déguisements,*

Vous m'aviez expliqué vos propres sentiments. (1678-87)

³ Xipharès, qui a pour rival son frère, et qui, en présence de Monime, dont il est aimé, reproche à Pharnace ses complaisances pour les Romains, rappelle tellement Nicomède, rival d'Attale, et préféré par Laodice, qu'il est difficile de croire que la tragi-comédie de Corneille n'ait rien suggéré à Racine dans la conception de quelques-uns des caractères et de quelques-unes des situations de *Mithridate*. Voyez la *Notice*.

MITHRIDATE

Nous mettrons notre honneur et son sang en oubli ?
Il est mort : savons-nous s'il est enseveli ?
Qui sait si dans le temps que votre âme empressée
Forme d'un doux hymen l'agréable pensée,
Ce roi, que l'Orient tout plein de ses exploits
Peut nommer justement le dernier de ses rois¹,
Dans ses propres États privé de sépulture,
Ou couché sans honneur dans une foule obscure,
N'accuse point le ciel qui le laisse outrager,
Et des indignes fils qui n'osent le venger² ?
Ah ! ne languissons plus dans un coin du Bosphore.
Si dans tout l'univers quelque roi libre encore,
Parthe, Scythe ou Sarmate, aime sa liberté,
Voilà nos alliés : marchons de ce côté.
Vivons, ou périssons dignes de Mithridate ;
Et songeons bien plutôt, quelque amour qui nous flatte,
À défendre du joug et nous et nos États,
Qu'à contraindre des cœurs qui ne se donnent pas.

¹ Racine se souvenait peut-être que Velleius Paterculus (livre II, chapitre XI.) appelle Mithridate le dernier des rois indépendants, si l'on excepte les rois parthes : « *Ultimus omnium juris sui regum, præter Parthicos.* »

² Louis Racine, dans son *Examen de Mithridate*, dit sur ce vers : « Il faut nécessairement *d'indignes* ; je crois que c'est une faute d'imprimeur qui s'est conservée dans toutes les éditions. L'auteur avait mis, selon les apparences : *et deux indignes fils.* » Cependant nous ne pouvons, comme l'ont fait quelques éditeurs, changer une leçon qui est celle de tous les textes imprimés du vivant de l'auteur. – Boileau, ace que rapporte Brossette (manuscrit de la Bibliothèque impériale, p. 44), convenait qu'il y avait une faute dans ce vers. Brossette pensait, comme Louis Racine, qu'il devait y avoir : « et deux indignes fils, » ou encore : « et ses indignes fils. »

JEAN RACINE

PHARNACE.

Il sait vos sentiments. Me trompais-je, Madame ?
Voilà cet intérêt si puissant sur votre âme,
Ce père, ces Romains que vous me reprochez.

XIPHARÈS.

J'ignore de son cœur les sentiments cachés ;
Mais je m'y soumettrais sans vouloir rien prétendre,
Si, comme vous, Seigneur, je croyais les entendre.

PHARNACE.

Vous feriez bien ; et moi, je fais ce que je doi :
Votre exemple n'est pas une règle pour moi.

XIPHARÈS.

Toutefois en ces lieux je ne connais personne
Qui ne doive imiter l'exemple que je donne.

PHARNACE.

Vous pourriez à Colchos vous expliquer ainsi.

XIPHARÈS.

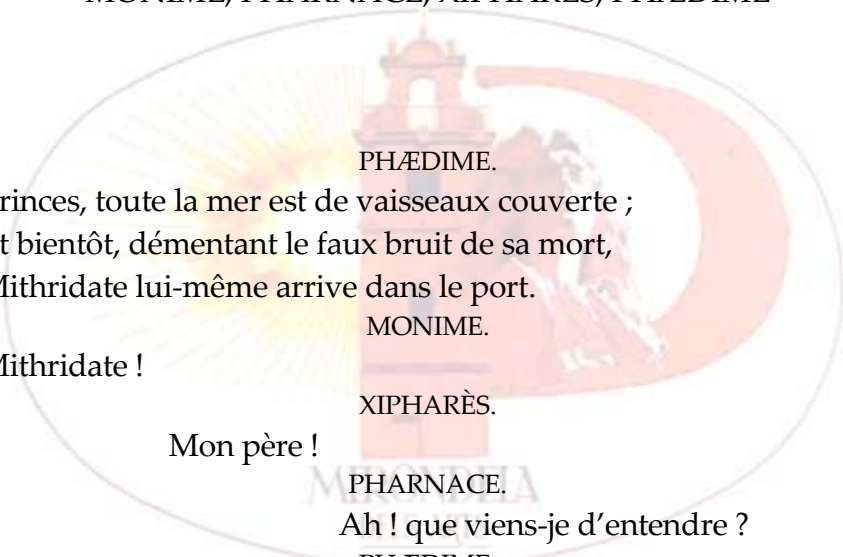
Je le puis à Colchos, et je le puis ici.

PHARNACE.

Ici ? Vous y pourriez rencontrer votre perte...

Scène IV

MONIME, PHARNACE, XIPHARÈS, PHÆDIME



PHÆDIME.

Princes, toute la mer est de vaisseaux couverte ;
Et bientôt, démentant le faux bruit de sa mort,
Mithridate lui-même arrive dans le port.

MONIME.

Mithridate !

XIPHARÈS.

Mon père !

PHARNACE.

Ah ! que viens-je d'entendre ?

PHÆDIME.

Quelques vaisseaux légers sont venus nous l'apprendre :
C'est lui-même ; et déjà, pressé de son devoir,
Arbate loin du bord l'est allé recevoir.

XIPHARÈS.

Qu'avons-nous fait ?

MONIME, à Xipharès.

Adieu, prince. Quelle nouvelle !

Scène V

PHARNACE, XIPHARÈS

PHARNACE.

Mithridate revient ? Ah ! fortune cruelle !
Ma vie et mon amour tous deux courent hasard.
Les Romains que j'attends arriveront trop tard.

À Xipharès.

Comment faire ? J'entends que votre cœur soupire,
Et j'ai conçu l'adieu qu'elle vient de vous dire,
Prince ; mais ce discours demande un autre temps¹ :
Nous avons aujourd'hui des soins plus importants.
Mithridate revient, peut-être inexorable :
Plus il est malheureux, plus il est redoutable.
Le péril est pressant plus que vous ne pensez.
Nous sommes criminels, et vous le connaissez.
Rarement l'amitié désarme sa colère ;
Ses propres fils n'ont point de juge plus sévère ;
Et nous l'avons vu même à ses cruels soupçons

¹ Var. *Mais nous en parlerons peut-être en d'autres temps.* (1673-87)

MITHRIDATE

Sacrifier deux fils pour de moindres raisons¹.
Craignons pour vous, pour moi, pour la Reine elle-même :
Je la plains d'autant plus que Mithridate l'aime.
Amant avec transport, mais jaloux sans retour.
Sa haine va toujours plus loin que son amour.
Ne vous assurez point sur l'amour qu'il vous porte :
Sa jalouse fureur n'en sera que plus forte.
Songez-y. Vous avez la faveur des soldats.
Et j'aurai des secours que je n'explique pas.
M'en croirez-vous ? Courons assurer notre grâce :
Rendons-nous, vous et moi, maîtres de cette place ;
Et faisons qu'à ses fils il ne puisse dicter
Que les conditions qu'ils voudront accepter.

XIPHARÈS.

Je sais quel est mon crime, et je connais mon père ;
Et j'ai par-dessus vous le crime de ma mère :
Mais quelque amour encor qui me put éblouir,
Quand mon père paraît, je ne sais qu'obéir.

PHARNACE.

Soyons-nous donc au moins fidèles l'un à l'autre :

¹ Un de ces deux fils était Macharès, qu'il fit périr après le combat nocturne où Pompée fut vainqueur ; mais il ne le sacrifia pas *pour de moindres raisons* : Macharès avait embrassé le parti des Romains (voyez Dion Cassius, livre XXXVI, chapitre XXXIII). D'après Appien (*Guerre de Mithridate*, chapitre CII), Macharès se tua lui-même. Le même Appien (*ibidem*, chapitre CXII), faisant le portrait de Mithridate, dit « qu'il fut cruel et sanguinaire, qu'il devint le meurtrier de sa mère, de son frère, de trois fils et de trois filles. » Le second fils mis à mort par Mithridate n'est pas nommé par les historiens. Le troisième fut ce même Xipharès qui, dans la tragédie de Racine, survit à son père.

JEAN RACINE

Vous savez mon secret, j'ai pénétré le vôtre.
Le Roi, toujours fertile en dangereux détours.
S'armera contre nous de nos moindres discours.
Vous savez sa coutume, et sous quelles tendresses
Sa haine sait cacher ses trompeuses adresses.
Allons. Puisqu'il le faut, je marche sur vos pas.
Mais en obéissant ne nous trahissons pas.

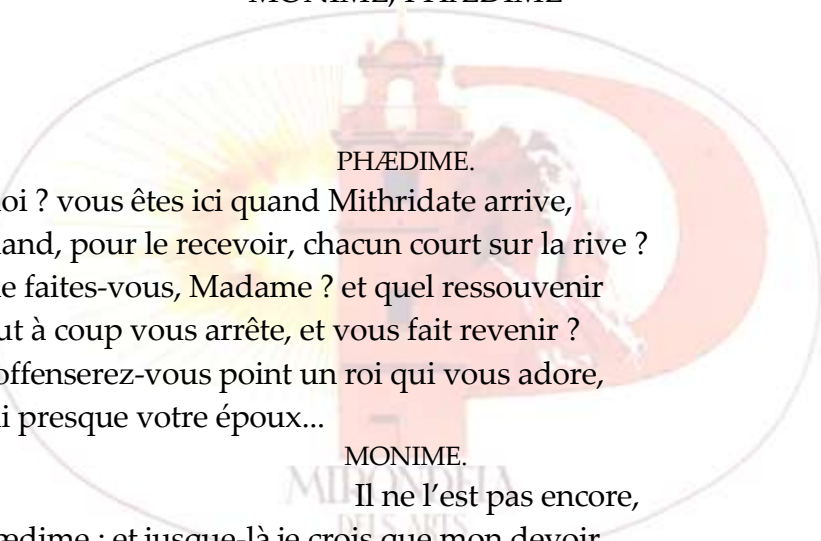


ACTE II



Scène première

MONIME, PHÆDIME



PHÆDIME.

Quoi ? vous êtes ici quand Mithridate arrive,
Quand, pour le recevoir, chacun court sur la rive ?
Que faites-vous, Madame ? et quel ressouvenir
Tout à coup vous arrête, et vous fait revenir ?
N'offenserez-vous point un roi qui vous adore,
Qui presque votre époux...

MONIME.

Il ne l'est pas encore,
Phædime ; et jusque-là je crois que mon devoir
Est de l'attendre ici, sans l'aller recevoir.

PHÆDIME.

Mais ce n'est point, Madame, un amant ordinaire.
Songez qu'à ce grand roi promise par un père,
Vous avez de ses feux un gage solennel,
Qu'il peut, quand il voudra, confirmer à l'autel.
Croyez-moi, montrez-vous, venez à sa rencontre.

MITHRIDATE

MONIME.

Regarde en quel état tu veux que je me mon tic.
Vois ce visage en pleurs ; et loin de le chercher,
Dis-moi plutôt, dis-moi que je m'aïlle cacher.

PHÆDIME.

Que dites-vous ? Ô Dieux !

MONIME.

Ah ! retour qui me tue !

Malheureuse ! comment paraîtraï-je à sa vue,
Son diadème au front, et dans le fond du cœur,
Phædime... Tu m'entends, et tu vois ma rougeur.

PHÆDIME.

Ainsi vous retombez dans les mêmes alarmes
Qui vous ont dans la Grèce arraché tant de larmes ?
Et toujours Xipharès revient vous traverser ?

MONIME.

Mon malheur est plus grand que tu ne peux penser.
Xipharès ne s'offrait alors à ma mémoire
Que tout plein de vertus, que tout brillant de gloire ;
Et je ne savais pas que pour moi plein de feux,
Xipharès des mortels fût le plus amoureux.

PHÆDIME.

Il vous aime, Madame ? Et ce héros aimable...

MONIME.

Est aussi malheureux que je suis misérable.
Il m'adore, Phædime ; et les mêmes douleurs
Qui m'affligeaient ici le tourmentaient ailleurs.

PHÆDIME.

Sait-il en sa faveur jusqu'où va votre estime ?
Sait-il que vous l'aimez ?

JEAN RACINE

MONIME.

Il l'ignore, Phædime.

Les Dieux m'ont secourue ; et mon cœur affermi
N'a rien dit, ou du moins n'a parlé qu'à demi.
Hélas ! si tu savais, pour garder le silence,
Combien ce triste cœur s'est fait de violence !
Quels assauts, quels combats j'ai tantôt soutenus !
Phædime, si je puis, je ne le verrai plus.
Malgré tous les efforts que je pourrais me faire,
Je verrais ses douleurs, je ne pourrais me taire.
Il viendra, malgré moi, m'arracher cet aveu.
Mais n'importe, s'il m'aime, il en jouira peu ;
Je lui vendrai si cher ce bonheur qu'il ignore,
Qu'il vaudrait mieux pour lui qu'il l'ignorât encore.

PHÆDIME.

On vient. Que faites-vous, Madame ?

MONIME.

Je ne puis.

Je ne paraîtrai point dans le trouble où je suis.

MIRONDELA
DELS ARTS

Scène II

MITHRIDATE, PHARNAGE, XIPHARÈS,
ARBATE, GARDES

MITHRIDATE.

Princes, quelques raisons que vous me puissiez dire,
Votre devoir ici n'a point dû vous conduire,
Ni vous faire quitter, en de si grands besoins,
Vous le Pont, vous Colchos, confiés à vos soins¹.
Mais vous avez pour juge un père qui vous aime.
Vous avez cru des bruits que j'ai semés moi-même ;
Je vous crois innocents, puisque vous le voulez,
Et je rends grâce au ciel qui nous a rassemblés.

¹ Un souvenir du jeu de Baron dans cette scène a été souvent rappelé dans les divers recueils d'anecdotes dramatiques. Dans les *Mémoires* de Prévaille entre autres (p. 123), on le trouve cité en ces termes : « Baron marquait avec beaucoup d'intelligence et une finesse de sentiment supérieure l'amour de Mithridate pour Xipharès et sa haine contre Pharnace. Il disait au dernier : « Vous le Pont » avec la hauteur d'un maître et la froide sévérité d'un juge ; et à Xipharès : « Vous Colchos » avec l'expression d'un père tendre qui fait des reproches à un fils dont la vertu n'a pas rempli son attente. »

JEAN RACINE

Tout vaincu que je suis, et voisin du naufrage,
Je médite un dessein digne de mon courage.
Vous en serez tantôt instruits plus amplement.
Allez, et laissez-moi reposer un moment.



Scène III

MITHRIDATE, ARBATE

MITHRIDATE.

Enfin, après un an, tu me revois, Arbate,
Non plus, comme autrefois, cet heureux Mithridate
Qui de Rome toujours balançant le destin,
Tenais entre elle et moi l'univers incertain.
Je suis vaincu. Pompée a saisi l'avantage
D'une nuit qui laissait peu de place au courage.
Mes soldats presque nus, dans l'ombre intimidés,
Les rangs de toutes parts mal pris et mal gardés,
Le désordre partout redoublant les alarmes,
Nous-mêmes contre nous tournant nos propres armes,
Les cris que les rochers renvoyaient plus affreux,
Enfin toute l'horreur d'un combat ténébreux :
Que pouvait la valeur dans ce trouble funeste ?
Les uns sont morts, la fuite a sauvé tout le reste ;
Et je ne dois la vie, en ce commun effroi,
Qu'au bruit de mon trépas que je laisse après moi.
Quelque temps inconnu, j'ai traversé le Phase ;

Et de là, pénétrant jusqu'au pied du Caucase¹,
Bientôt dans des vaisseaux sur l'Euxin préparés,
J'ai rejoint de mon camp les restes séparés.
Voilà par quels malheurs poussé dans le Bosphore,
J'y trouve des malheurs qui m'attendaient encore.
Toujours du même amour tu me vois enflammé :
Ce cœur nourri de sang, et de guerre affamé,
Malgré le faix des ans et du sort qui m'opprime,
Traîne partout l'amour qui l'attache à Monime,
Et n'a point d'ennemis qui lui soient odieux
Plus que deux fils ingrats que je trouve en ces lieux.

ARBATE.

Deux fils, Seigneur ?

MITHRIDATE.

Écoute. À travers ma colère,
Je veux bien distinguer Xipharès de son frère.
Je sais que de tout temps à mes ordres soumis,
Il hait autant que moi nos communs ennemis ;
Et j'ai vu sa valeur, à me plaire attachée,
Justifier pour lui ma tendresse cachée.
Je sais même, je sais avec quel désespoir,
À tout autre intérêt préférant son devoir,
Il courut démentir une mère infidèle,
Et tira de son crime une gloire nouvelle ;
Et je ne puis encor ni n'oserais penser

¹ Le Phase, fleuve de la Colchide, qui se jette dans le Pont-Euxin. Le Caucase, chaîne de montagnes qui s'étend entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne. – Le chemin que Racine fait suivre à Mithridate, dans cette fuite, est celui qu'indiquent les récits de Plutarque et de Dion Cassius.

MITHRIDATE

Que ce fils si fidèle ait voulu m'offenser.
Mais tous deux en ces lieux que pouvaient-ils attendre ?
L'un et l'autre à la Reine ont-ils osé prétendre ?
Avec qui semble-t-elle en secret s'accorder ?
Moi-même de quel œil dois-je ici l'aborder ?
Parle. Quelque désir qui m'entraîne auprès d'elle,
Il me faut de leurs cœurs rendre un compte fidèle.
Qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'as-tu vu ? Que sais-tu ?
Depuis quel temps, pourquoi, comment t'es-tu rendu ?

ARBATE.

Seigneur, depuis huit jours l'impatient Pharnace
Aborda le premier au pied de cette place,
Et de votre trépas autorisant le bruit,
Dans ces murs aussitôt voulut être introduit.
Je ne m'arrêtai point à ce bruit téméraire ;
Et je n'écoutais rien, si le prince son frère,
Bien moins par ses discours, Seigneur, que par ses pleurs,
Ne m'eût en arrivant confirmé vos malheurs.

MITHRIDATE.

Enfin que firent-ils ?

ARBATE.

Pharnace entrait à peine

Qu'il courut de ses feux entretenir la Reine,
Et s'offrir d'assurer par un hymen prochain¹
Le bandeau qu'elle avait reçu de votre main.

MITHRIDATE.

Traître ! sans lui donner le loisir de répandre
Les pleurs que son amour aurait dus à ma cendre !

¹ Var. *Et s'offrit d'assurer par un hymen prochain.* (1673 et 76)

Et son frère ?

ARBATE.

Son frère, au moins jusqu'à ce jour,
Seigneur, dans ses desseins n'a point marqué d'amour ;
Et toujours avec vous son cœur d'intelligence
N'a semblé respirer que guerre et que vengeance.

MITHRIDATE.

Mais encor quel dessein le conduisait ici ?

ARBATE.

Seigneur, vous en serez tôt ou tard éclairci.

MITHRIDATE.

Parle, je te l'ordonne, et je veux tout apprendre.

ARBATE.

Seigneur, jusqu'à ce jour, ce que j'ai pu comprendre,
Ce prince a cru pouvoir, après votre trépas,
Compter cette province au rang de ses États ;
Et sans connaître ici de lois que son courage,
Il venait par la force appuyer son partage.

MITHRIDATE.

Ah ! c'est le moindre prix qu'il se doit proposer,

Si le ciel de mon sort nie laisse disposer.

Oui, je respire, Arbate, et ma joie est extrême.

Je tremblais, je l'avoue, et pour un fils que j'aime,

Et pour moi qui craignais de perdre un tel appui,

Et d'avoir à combattre un rival tel que lui.

Que Pharnace m'offense, il offre à ma colère

Un rival dès longtemps soigneux de me déplaire,

Qui toujours des Romains admirateur secret,

Ne s'est jamais contre eux déclaré qu'à regret.

Et s'il faut que pour lui Monime prévenue

MITHRIDATE

Ait pu porter ailleurs une amour qui m'est due,
Malheur au criminel-qui vient me la ravir,
Et qui m'ose offenser et n'ose me servir !
L'aime-t-elle ?

ARBATE.

Seigneur, je vois venir la Reine.

MITHRIDATE.

Dieux, qui voyez ici mon amour et ma haine,
Épargnez mes malheurs, et daignez empêcher
Que je ne trouve encor ceux que je vais chercher.
Arbate, c'est assez : qu'on me laisse avec elle.



Scène IV

MITHRIDATE, MONIME

MITHRIDATE.

Madame, enfin le ciel près de vous me rappelle,
Et secondant du moins mes plus tendres souhaits,
Vous rend à mon amour plus belle que jamais.
Je ne m'attendais pas que de notre hyménée
Je dusse voir si tard arriver la journée,
Ni qu'en vous retrouvant, mon funeste retour
Fût voir mon infortune, et non pas mon amour¹.
C'est pourtant cet amour, qui de tant de retraites
Ne me laisse choisir que les lieux où vous êtes ;
Et les plus grands malheurs pourront me sembler doux,
Si ma présence ici n'en est point un pour vous.
C'est vous en dire assez, si vous voulez m'entendre.
Vous devez à ce jour dès longtemps vous attendre ;
Et vous portez, Madame, un gage de ma loi

¹ Var. *Ni qu'en vous revoyant, mon funeste retour
Marquât mon infortune, et non pas mon amour.* (1673)

MITHRIDATE

Qui vous dit tous les jours que vous êtes à moi.
Allons donc assurer cette foi mutuelle.
Ma gloire loin d'ici vous et moi nous appelle ;
Et sans perdre un moment pour ce noble dessein,
Aujourd'hui votre époux, il faut partir demain.

MONIME.

Seigneur, vous pouvez tout. Ceux par qui je respire
Vous ont cédé sur moi leur souverain empire ;
Et quand vous userez de ce droit tout-puissant,
Je ne vous répondrai qu'en vous obéissant.

MITHRIDATE.

Ainsi, prête à subir un joug qui vous opprime,
Vous n'allez à l'autel que comme une victime ;
Et moi, tyran d'un cœur qui se refuse au mien,
Même en vous possédant je ne vous devrai rien.
Ah ! Madame, est-ce là de quoi me satisfaire ?
Faut-il que désormais, renonçant à vous plaire,
Je ne prétende plus qu'à vous tyranniser ?
Mes malheurs, en un mot, me font-ils mépriser ?
Ah ! pour tenter encor de nouvelles conquêtes,
Quand je ne verrais pas des routes toutes prêtes,
Quand le sort ennemi m'aurait jeté plus bas,
Vaincu, persécuté, sans secours, sans États,
Errant de mers en mers, et moins roi que pirate,
Conservant pour tous biens le nom de Mithridate¹,

¹ Racine paraît s'être souvenu de ce passage de Cicéron dans le *Discours pour Murena*, chapitre XVI : « Qua ex pugna quum se ille (*Mithridates*) eripuisset, et Bosporum coufugisset, quo exercitus adire non posset, etiam in extrema fortuna et fuga nomen tamen retinuit regium. »

JEAN RACINE

Apprenez que suivi d'un nom si glorieux,
Partout de l'univers j'attacherais les yeux ;
Et qu'il n'est point de rois, s'ils sont dignes de l'être,
Qui, sur le trône assis, n'enviassent peut-être
Au-dessus de leur gloire un naufrage élevé,
Que Rome et quarante ans ont à peine achevé.
Vous-même, d'un autre œil me verriez-vous, Madame,
Si ces Grecs vos aïeux revivaient dans votre âme ?
Et puisqu'il faut enfin que je sois votre époux,
N'était-il pas plus noble, et plus digne de vous,
De joindre à ce devoir votre propre suffrage,
D'opposer votre estime au destin qui m'outrage,
Et de me rassurer, en flattant ma douleur,
Contre la défiance attachée au malheur ?
Hé quoi ? n'avez-vous rien, Madame, à me répondre ?
Tout mon empressement ne sert qu'à vous confondre.
Vous demeurez muette ; et loin de me parler,
Je vois, malgré vos soins, vos pleurs prêts à couler.

MONIME.

Moi, Seigneur ? Je n'ai point de larmes à répandre.
J'obéis. N'est-ce pas assez me faire entendre ?
Et ne suffit-il pas...

MITHRIDATE.

Non, ce n'est pas assez.
Je vous entends ici mieux que vous ne pensez.
Je vois qu'on m'a dit vrai. Ma juste jalousie
Par vos propres discours est trop bien éclaircie.
Je vois qu'un fils perfide, épris de vos beautés,
Vous a parlé d'amour, et que vous l'écoutez.

MITHRIDATE

Je vous jette pour lui dans des craintes nouvelles.
Mais il jouira peu de vos pleurs infidèles,
Madame ; et désormais tout est sourd à mes lois,
Ou bien vous l'avez vu pour la dernière fois.
Appelez Xipharès.

MONIME.

Ah ! que voulez-vous faire ?

Xipharès...

MITHRIDATE.

Xipharès n'a point trahi son père.
Vous vous pressez en vain de le désavouer ;
Et ma tendre amitié ne peut que s'en louer.
Ma honte en serait moindre, ainsi que votre crime,
Si ce fils en effet digne de votre estime
À quelque amour encore avait pu vous forcer.
Mais qu'un traître, qui n'est hardi qu'à m'offenser,
De qui nulle vertu n'accompagne l'audace,
Que Pharnace, en un mot, ait pu prendre ma place ?
Qu'il soit aimé, Madame, et que je sois haï ?

Scène V

MITHRIDATE, MONIME, XIPHARÈS

MITHRIDATE.

Venez, mon fils, venez, votre père est trahi.
Un fils audacieux insulte à ma ruine,
Traverse mes desseins, m'outrage, m'assassine,
Aime la Reine enfin, lui plaît, et me ravit
Un cœur que son devoir à moi seul asservit.
Heureux pourtant, heureux que dans cette disgrâce
Je ne puisse accuser que la main de Pharnace ;
Qu'une mère infidèle, un frère audacieux
Vous présentent en vain leur exemple odieux !
Oui, mon fils, c'est vous seul¹ sur qui je me repose,
Vous seul qu'aux grands desseins que mon cœur se propose
J'ai choisi dès longtemps pour digne compagnon,
L'héritier de mon sceptre, et surtout de mon nom.
Pharnace, en ce moment, et ma flamme offensée
Ne peuvent pas tout seuls l'occuper ma pensée.

¹ Dans l'édition de 1673 : « tous seuls. »

MITHRIDATE

D'un voyage important les soins et les apprêts
Mes vaisseaux qu'à partir il faut tenir tout prêts,
Mes soldats dont je veux tenter la complaisance,
Dans ce même moment demandent ma présence.
Vous cependant ici veillez pour mon repos ;
D'un rival insolent arrêtez les complots.
Ne quittez point la Reine ; et s'il se peut, vous-même
Rendez-la moins contraire aux vœux d'un roi qui l'aime.
Détournez-la, mon fils, d'un choix injurieux.
Juge sans intérêt, vous la convaincrez mieux.
En un mot, c'est assez éprouver ma faiblesse :
Qu'elle ne pousse point cette même tendresse,
Que sais-je ? à des fureurs dont mon cœur outragé
Ne se repentirait qu'après s'être vengé¹.

¹ Presque tous les commentateurs de Racine ont déjà fait remarquer que ces vers semblent imités de celui qu'Ovide met dans la bouche de Médée :

Quo feret ira, sequur ; facti fortasse pigebit.

(Heroïdes, épître XII, vers 209.)

Scène VI

MONIME, XIPHARÈS

XIPHARÈS.

Que dirai-je, Madame ? et comment dois-je entendre
Cet ordre, ce discours que je ne puis comprendre ?
Serait-il vrai, grands Dieux ! que trop aimé de vous,
Pharnace eût en effet mérité ce courroux ?
Pharnace aurait-il part à ce désordre extrême ?

MONIME.

Pharnace ? Ô ciel ! Pharnace ? Ah ! qu'entends-je moi-même ?
Ce n'est donc pas assez que ce funeste jour
À tout ce que j'aimais m'arrache sans retour,
Et que de mon devoir esclave infortunée,
À d'éternels ennuis je me voie enchaînée ?
Il faut qu'on joigne encor l'outrage à mes douleurs !
À l'amour de Pharnace on impute mes pleurs !
Malgré toute ma haine, on veut qu'il m'ait su plaire !
Je le pardonne au Roi, qu'aveugle sa colère,
Et qui de mes secrets ne peut être éclairci.
Mais vous, Seigneur, mais vous, me traitez-vous ainsi ?

MITHRIDATE

XIPHARÈS.

Ah ! Madame, excusez un amant qui s'égare,
Qui lui-même, lié par un devoir barbare,
Se voit prêt de¹ tout perdre, et n'ose se venger.
Mais des fureurs du Roi que puis je enfin juger ?
Il se plaint qu'à ses vœux un autre amour s'oppose.
Quel heureux criminel en peut être la cause ?
Qui ? Parlez.

MONIME.

Vous cherchez, Prince, à vous tourmenter.
Plaignez votre malheur, sans vouloir l'augmenter.

XIPHARÈS.

Je sais trop quel tourment je m'apprête moi-même.
C'est peu de voir un père épouser ce que j'aime :
Voir encore un rival honoré de vos pleurs,
Sans doute c'est pour moi le comble des malheurs ;
Mais dans mon désespoir je cherche à les accroître.
Madame, par pitié, faites-le-moi connaître.
Quel est-il, cet amant ? Qui dois-je soupçonner ?

MONIME.

Avez-vous tant de peine à vous l'imaginer ?
Tantôt, quand je fuyais une injuste contrainte,
À qui contre Pharnace ai-je adressé ma plainte ?
Sous quel appui tantôt mon cœur s'est-il jeté ?
Quel amour ai-je enfin sans colère écouté ?

¹ *Prêt de*, et non *près de*, est l'orthographe de toutes les éditions imprimées du vivant de Racine. Cette locution chez lui est fréquente, et nous ne la faisons pas toujours remarquer.

XIPHARÈS.

Ô ciel ! Quoi ? je serais ce bienheureux coupable
Que vous avez pu voir d'un regard favorable ?
Vos pleurs pour Xipharès auraient daigné couler ?

MONIME.

Oui, Prince, il n'est plus temps de le dissimuler :
Ma douleur pour se taire a trop de violence.
Un rigoureux devoir me condamne au silence ;
Mais il faut bien enfin, malgré ses dures lois,
Parler pour la première et la dernière fois¹.
Vous m'aimez dès longtemps. Une égale tendresse
Pour vous, depuis longtemps, m'afflige et m'intéresse.
Songez depuis quel jour ces funestes appas
Firent naître un amour qu'ils ne méritaient pas ;
Rappelez un espoir qui ne vous dura guère²,
Le trouble où vous jeta l'amour de votre père,
Le tourment de me perdre et de le voir heureux,
Les rigueurs d'un devoir contraire à tous nos vœux :
Vous n'en sauriez, Seigneur, retracer la mémoire³,
Ni conter vos malheurs, sans conter mon histoire ;
Et lorsque ce matin j'en écoutais le cours,
Mon cœur vous répondait tous vos mêmes discours.
Inutile, ou plutôt funeste sympathie !

¹ Antiochus, déclarant son amour pour Bérénice, dit aussi :

Au moins souvenez-vous que je cède à vos lois,
Et que vous m'écoutez pour la dernière fois.

(*Bérénice*, acte I, scène IV, vers 185 et 186.)

² Var. *Les plaisirs d'un espoir qui ne vous dura guère.* (1673-87)

³ Var. *Vous n'en sauriez, Seigneur, rappeler la mémoire.* (1673-87)

MITHRIDATE

Trop parfaite union par le sort démentie !
Ah ! par quel soin cruel le ciel avait-il joint
Deux cœurs que l'un pour l'autre il ne destinait point ?
Car quel que soit vers vous le penchant qui m'attire,
Je vous le dis, Seigneur, pour ne plus vous le dire,
Ma gloire me rappelle et m'entraîne à l'autel,
Où je vais vous jurer un silence éternel.
J'entends, vous gémissiez ; mais telle est ma misère.
Je ne suis point à vous, je suis à votre père¹.
Dans ce dessein, vous-même, il faut me soutenir,
Et de mon faible cœur m'aider à vous bannir.
J'attends du moins, j'attends de votre complaisance
Que désormais partout vous fuirez ma présence².
J'en viens de dire assez pour vous persuader
Que j'ai trop de raisons de vous le commander.
Mais après ce moment, si ce cœur magnanime
D'un véritable amour a brûlé pour Monime,
Je ne reconnais plus la foi de vos discours
Qu'au soin que vous prendrez de m'éviter toujours.

¹ Louis Racine, dans ses *Remarques* (tome I, p. 511 et 512), donne ici une variante que nous ne trouvons dans aucune des anciennes éditions :

Je ne suis point à moi, je suis à votre père ;

et il ajoute, comme si elle était la leçon généralement adoptée : « J'ai vu dans une édition : *Je ne suis point à vous*, au lieu de : *Je ne suis point à moi*. C'est une faute grossière d'impression. »

² Var. *Que désormais partout vous fuyez ma présence*. (1673-87)

Dans cette variante, les éditions de 1673 et de 1676 ont *fuyez*, et non *fuyiez* ; celle de 1687 a *fuiés*.

JEAN RACINE

XIPHARÈS.

Quelle marque, grands Dieux ! d'un amour déplorable !
Combien en un moment heureux et misérable !
De quel comble de gloire et de félicités,
Dans quel abîme affreux vous me précipitez !
Quoi ? j'aurai pu toucher un cœur comme le vôtre ?
Vous aurez pu m'aimer ? et cependant un autre
Possédera ce cœur dont j'attirais les vœux ?
Père injuste, cruel, mais d'ailleurs malheureux !...
Vous voulez que je fuie, et que je vous évite ?
Et cependant le Roi m'attache à votre suite.
Que dira-t-il ?

MONIME.

N'importe, il me faut obéir.
Inventez des raisons qui puissent l'éblouir.
D'un héros tel que vous c'est là l'effort suprême :
Cherchez, Prince, cherchez, pour vous trahir vous-même,
Tout ce que, pour jouir de leurs contentements,
L'amour fait inventer aux vulgaires amants.
Enfin je me connais, il y va de ma vie.
De mes faibles efforts ma vertu se défie.
Je sais qu'en vous voyant, un tendre souvenir
Peut m'arracher du cœur quelque indigne soupir¹ ;

¹ Il y a dans ce rôle d'incontestables réminiscences des vertueux combats de Pauline dans la tragédie de *Polyeucte*. Dans la scène IV du premier acte, Pauline dit à Félix :

Mon père, je suis femme, et je sens ma faiblesse ;
Je sens déjà mon cœur qui pour lui s'intéresse,

MITHRIDATE

Que je verrai mon âme, en secret déchirée,
Revoler vers le bien dont elle est séparée.
Mais je sais bien aussi que s'il dépend de vous
De me faire chérir un souvenir si doux,
Vous n'empêcherez pas que ma gloire offensée
N'en punisse aussitôt la coupable pensée ;
Que ma main dans mon cœur ne vous aille chercher,
Pour y laver ma honte, et vous en arracher.
Que dis-je ? En ce moment, le dernier qui nous reste,
Je me sens arrêter par un plaisir funeste¹.
Plus je vous parle, et plus, trop faible que je suis,
Je cherche à prolonger le péril que je fuis.
Il faut pourtant, il faut se faire violence ;

Et poussera sans doute, en dépit de ma foi,
Quelque soupir indigne et de vous et de moi.

(*Polyeucte*, vers 341-344.)

¹ Pauline dit semblablement à Sévère :

Hélas ! cette vertu, quoique enfin invincible,
Ne laisse que trop voir une âme trop sensible.
Ces pleurs en sont témoins, et ces lâches soupirs
Qu'arrachent de nos feux les cruels souvenirs :
Trop rigoureux effets d'une aimable présence,
Contre qui mon devoir a trop peu de défense !
Mais si vous estimez ce vertueux devoir,
Conservez-m'en la gloire, et cessez de me voir.
Épargnez-moi des pleurs qui coulent à ma honte ;
Épargnez-moi des feux qu'à regret je surmonte ;
Enfin épargnez-moi ces tristes entretiens,
Qui ne font qu'irriter vos tourments et les miens.

(*Polyeucte*, acte II, scène II, vers 533-544.)

Et sans perdre en adieux un reste de constance,
Je fuis. Souvenez-vous, Prince, de m'éviter,
Et méritez les pleurs que vous m'allez coûter.

XIPHARÈS.

Ah ! Madame Elle fuit, et ne veut plus m'entendre.
Malheureux Xipharès, quel parti dois-tu prendre ?
On t'aime, on te bannit : toi-même tu vois bien
Que ton propre devoir s'accorde avec le sien.
Cours par un prompt trépas abréger ton supplice.
Toutefois attendons que son sort s'éclaircisse¹ ;
Et s'il faut qu'un rival la ravisse à ma foi,
Du moins, en expirant, ne la cédon qu'au Roi².

¹ Var. *Cours par un prompt trépas abréger ta misère.*

Toutefois observons et Pharnace et mon père. (1673-87)

² On peut comparer cette scène avec la scène V de l'acte I du *Don Carlos* de Schiller. La situation a des traits frappants de ressemblance ; mais il n'y en a aucune dans la manière dont l'ont traitée les deux poètes, si différents par le génie, par le goût et par le système dramatique qu'ils avaient adopté. Un commentateur de Racine (voyez l'édition de Petitot) avait déjà remarqué que la prétendue passion de don Carlos pour Élisabeth de France rappelait celle de Xipharès pour Monime ; et il en concluait, avec peu de vraisemblance selon nous, que le bruit de cette passion répandu à la cour de France avait pu suggérer à Racine l'idée de quelques passages de sa pièce.

ACTE III



Scène première

MITHRIDATE, PHARNACE, XIPHARÈS

MITHRIDATE.

Approchez, mes enfants. Enfin l'heure est venue¹
Qu'il faut que mon secret éclate à votre vue.
À mes nobles projets je vois tout conspirer² ;
Il ne me reste plus qu'à vous les déclarer.
Je fuis : ainsi le veut la fortune ennemie.
Mais vous savez trop bien l'histoire de ma vie
Pour croire que longtemps soigneux de me cacher,
J'attende en ces déserts qu'on me vienne chercher.
La guerre a ses faveurs, ainsi que ses disgrâces.
Déjà plus d'une fois, retournant sur mes traces,
Tandis que l'ennemi, par ma fuite trompé,
Tenait après son char un vain peuple occupé,
Et gravant en airain ses frêles avantages,
De mes États conquis enchaînait les images,

¹ Var. *Venez, Princes, venez. Enfin l'heure est venue.* (1673)

² Var. *À mes justes desseins je vois tout conspirer.* (1673-87)

MITHRIDATE

Le Bosphore m'a vu, par de nouveaux apprêts,
Ramener la terreur du fond de ses marais,
Et chassant les Romains de l'Asie étonnée,
Renverser en un jour l'ouvrage d'une année.
D'autres temps, d'autres soins. L'Orient accablé
Ne peut plus soutenir leur effort redoublé.
Il voit plus que jamais ses campagnes couvertes
De Romains que la guerre enrichit de nos pertes¹.
Des biens des nations ravisseurs altérés,
Le bruit de nos trésors les a tous attirés :
Ils y courent en foule ; et jaloux l'un de l'autre,
Désertent leur pays pour inonder le nôtre.
Moi seul je leur résiste. Ou lassés, ou soumis,
Ma funeste amitié pèse à tous mes amis :
Chacun à ce fardeau veut dérober sa tête.
Le grand nom de Pompée assure sa conquête³ :
C'est l'effroi de l'Asie ; et loin de l'y chercher,
C'est à Rome, mes fils, que je prétends marcher.
Ce dessein vous surprend ; et vous croyez peut-être
Que le seul désespoir aujourd'hui le fait naître.
J'excuse votre erreur ; et pour être approuvés,

¹ Voltaire, dans la *Henriade* (chant I), s'est souvenu de ces deux vers de Racine :
Et l'Espagnol avide, enrichi de nos pertes,
Vient en foule inonder nos campagnes désertes.

² Cette expression semble avoir été suggérée à Racine par une phrase du discours que Mithridate, dans Justin (livre XXXVIII, chapitre VI), adresse à ses soldats : « Sic omnem illum populum luporum animos, inexplebiles sanguinis atque imperii, divitiarumque avidos ac jejunos habere. »

³ Var. *Le seul nom de Pompée assure sa conquête.* (1673-87)

De semblables projets veulent être achevés.
Ne vous figurez point que de cette contrée
Par d'éternels remparts Rome soit séparée.
Je sais tous les chemins par où je dois passer ;
Et si la mort bientôt ne me vient traverser,
Sans reculer plus loin l'effet de ma parole,
Je vous rends dans trois mois au pied du Capitole¹.

¹ L'abbé du Bos, dans ses *Réflexions critiques* (1^{re} partie, section IX), a beaucoup censuré ce vers et les deux suivants, en s'appuyant sur l'opinion d'un grand capitaine, qui est évidemment le prince Eugène de Savoie. Le prince et l'écrivain critique peuvent avoir raison dans les objections qu'ils font à ce passage de *Mithridate* ; mais Louis Racine a eu raison aussi de trouver une exactitude excessive et un peu pédantesque dans cette querelle géographique à laquelle l'abbé du Bos semble attacher trop d'importance. Voici, quelle qu'en soit la valeur, la réflexion de l'abbé du Bos :

« Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours..., etc.

Il en pouvait bien douter, dit un prince qui a commandé des armées sur le bord du Danube, et qui, comme Mithridate, a conservé sa réputation de grand capitaine dans l'une et l'autre fortune, puisque la chose est réellement impossible. L'armée navale de Mithridate, en partant des environs d'Asaph et du détroit de Caffa, où Racine établit la scène de sa pièce, avait près de trois cents lieues à faire avant que de débarquer sur les rives du Danube. Des vaisseaux qui naviguent en flotte, et qui n'ont d'autre moyen d'avancer que des rames et des voiles, ne sauraient se promettre de faire cette route en moins de huit ou dix jours. M. Racine, sans craindre d'ôter le merveilleux de l'entreprise de Mithridate, pouvait bien encore accorder six mois de marche à son armée, qui avait sept cents lieues à faire pour arriver à Rome. Le vers qu'il fait dire à Mithridate :

Je vous rends dans trois mois au pied du Capitole,
révolte ceux qui ont quelque connaissance de la distance des lieux... »

Si le prince Eugène a fait l'observation que rapporte l'abbé du Bos, ce fut

MITHRIDATE

Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours
Aux lieux où le Danube y vient finir son cours ?
Que du Scythe avec moi l'alliance jurée
De l'Europe en ces lieux ne me livre l'entrée.
Recueilli dans leurs ports, accru de leurs soldats,
Nous verrons notre camp grossir à chaque pas.
Daces, Pannoniens, la fière Germanie,
Tous n'attendent qu'un chef contre la tyrannie.
Vous avez vu l'Espagne¹, et surtout les Gaulois,
Contre ces mêmes murs qu'ils ont pris autrefois
Exciter ma vengeance, et jusque dans la Grèce,
Par des ambassadeurs accuser ma paresse.
Ils savent que sur eux prêt à se déborder,
Ce torrent, s'il m'entraîne, ira tout inonder² ;

nécessairement à une époque où Racine n'eût pu en faire son profit pour des corrections dont il ne se souciait plus. L'année où parut *Mithridate* le prince Eugène était encore enfant.

¹ Ce fut Mithridate qui, suivant Cicéron, envoya des ambassadeurs aux Espagnols : « Usque in Hispaniam legatos Echatanis misit ad eos duces quibuscum tum bellum gerebamus. » (*Discours pour la loi Manilia*, chapitre IV.) Cicéron dit aussi dans le *Discours pour Muréna*, chapitre XV, que Mithridate songeait à joindre ses troupes à celles de Sertorius ; et Florus, en parlant de ce même Sertorius (livre III, chapitre XXII), s'exprime ainsi : « Ad Mithridatem quoque Ponticosque respexit, regemque classe juvit. » Au temps où se passe l'action de la tragédie, la guerre de Sertorius était terminée depuis plusieurs années ; mais Mithridate pouvait encore avoir l'espérance de rallumer la guerre en Espagne. – Appien (*Guerre de Mithridate*, chapitre CIX) atteste que Mithridate songeait à aller se joindre aux Gaulois, avec qui il avait déjà à cet effet contracté des alliances, pour franchir les Alpes et envahir l'Italie avec eux.

² Voltaire a presque copié ces vers dans la *Henriade* (chant IV) :

Et vous les verrez tous, prévenant son ravage,
Guider dans l'Italie et suivre mon passage.
C'est là qu'en arrivant, plus qu'en tout le chemin,
Vous trouverez partout l'horreur du nom romain,
Et la triste Italie encor toute fumante
Des feux qu'a rallumés sa liberté mourante¹.
Non, Princes, ce n'est point au bout de l'univers
Que Rome fait sentir tout le poids de ses fers ;
Et de près inspirant les haines les plus fortes,
Tes plus grands ennemis, Rome, sont à tes portes.
Ah ! s'ils ont pu choisir pour leur libérateur
Spartacus, un esclave, un vil gladiateur²,
S'ils suivent au combat des brigands qui les vengent,
De quelle noble ardeur pensez-vous qu'ils se rangent
Sous les drapeaux d'un roi longtemps victorieux,
Qui voit jusqu'à Cyrus remonter ses aïeux¹ ?

Cet orageux torrent, prompt à se déborder,
...allait tout inonder.

¹ Il y avait environ vingt-cinq ans que la guerre sociale ou guerre des Marses avait pris fin. Suivant Diodore, les alliés avaient envoyé une ambassade à Mithridate pour implorer son secours. Dans le discours rapporté par Justin (livre XXXVIII, chapitre IV), Mithridate rappelle aussi à ses soldats la guerre sociale qui a mis Rome en péril : « Ac ne veteribus immoretur exemplis, hoc ipso tempore universam Italiam bello Marsico consurrexisse, non jam libertatem, sed consortium imperii civitatisque poscentem. »

² Appien (*Guerre de Mithridate*, chapitre CIX) a suggéré à Racine plusieurs des idées de ce discours : « Mithridate savait, dit-il, que presque tous les Italiens, associés dans leur haine, s'étaient naguère révoltés contre Rome, lui avaient fait une longue guerre, et avaient même soutenu contre eux Spartacus, un vil gladiateur.

MITHRIDATE

Que dis-je ? En quel état croyez-vous la surprendre ?
Vide de légions qui la puissent défendre,
Tandis que tout s'occupe à me persécuter,
Leurs femmes, leurs enfants pourront-ils m'arrêter ?
Marchons ; et dans son sein rejetons cette guerre
Que sa fureur envoie aux deux bouts de la terre.
Attaquons dans leurs murs ces conquérants si fiers ;
Qu'ils tremblent, à leur tour, pour leurs propres foyers.
Annibal l'a prédit, croyons-en ce grand homme,
Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome².
Noyons-la dans son sang justement répandu.
Brûlons ce Capitole où j'étais attendu.
Détruisons ses honneurs, et faisons disparaître³

¹ Mithridate rappelle aussi dans son discours à ses soldats (Justin, livre XXXVIII, chapitre VII) qu'il descend de Cyrus : « Se... clariorem illa colluvie convenarum esse, qui paternos majores suos a Cyro Darioque, conditoribus Persici regni, maternos a magno Alexandre ac Nicatore Selenco, conditoribus imperii Macedonici, referat. » Appien (*Guerre de Mithridate*, chapitre CXII) dit que Mithridate était le seizième descendant de Darius, fils d'Hystaspe. Darius avait épousé une fille de Cyrus. Suivant Florus (livre III, chapitre V), Artabaze, ancien roi de Pont, descendait des sept conjurés perses : « Artabazes a septem Persis oriundus. » On dit que cet Artabaze ou Artabazane, un des ancêtres de Mithridate, était fils de Darius, et reçut le royaume de Pont, comme consolation de la préférence qui avait été donnée pour celui de Perse à son frère Xerxès.

² « Il avait entendu raconter, dit Appien (*Guerre de Mithridate*, chapitre CIX) que cette résolution (*de porter la guerre en Italie*) avait réussi à Annibal, et que par là il s'était rendu la terreur du peuple romain. »

³ Il y a *disparaître* par un *a* (*disparaistre*) dans toutes les éditions publiées du vivant de Racine.

La honte de cent rois, et la mienne peut-être ;
Et la flamme à la main effaçons tous ces noms
Que Rome y consacrait à d'éternels affronts.
Voilà l'ambition dont mon âme est saisie.
Ne croyez point pourtant qu'éloigné de l'Asie
J'en laisse les Romains tranquilles possesseurs.
Je sais où je lui dois trouver des défenseurs.
Je veux que d'ennemis partout enveloppée,
Rome rappelle en vain le secours de Pompée.
Le Parthe, des Romains comme moi la terreur,
Consent de succéder à ma juste fureur ;
Prêt d'unir avec moi sa haine et sa famille,
Il me demande un fils pour époux à sa fille.
Cet honneur vous regarde, et j'ai fait choix de vous,
Pharnace : allez, soyez ce bienheureux époux.
Demain, sans différer, je prétends que l'Aurore
Découvre mes vaisseaux déjà loin du Bosphore.
Vous que rien n'y retient, partez dès ce moment,
Et méritez mon choix par votre empressement.
Achevez cet hymen ; et repassant l'Euphrate,
Faites voir à l'Asie un autre Mithridate.
Que nos tyrans communs en pâlisent d'effroi,
Et que le bruit à Rome en vienne jusqu'à moi.

PHARNACE.

Seigneur, je ne vous puis déguiser ma surprise.
J'écoute avec transport cette grande entreprise ;
Je l'admire ; et jamais un plus hardi dessein
Ne mit à des vaincus les armes à la main.
Surtout j'admire en vous ce cœur infatigable

MITHRIDATE

Qui semble s'affermir sous le faix qui l'accable¹.
Mais si j'ose parler avec sincérité,
En êtes-vous réduit à cette extrémité ?
Pourquoi tenter si loin des courses inutiles,
Quand vos États encor vous offrent tant d'asiles,
Et vouloir affronter des travaux infinis,
Dignes plutôt d'un chef de malheureux bannis
Que d'un roi qui naguère, avec quelque apparence,
De l'aurore au couchant portait son espérance,
Fondait sur trente États son trône florissant²,
Dont le débris est même un empire puissant ?
Vous seul, Seigneur, vous seul, après quarante années,
Pouvez encor lutter contre les destinées.
Implacable ennemi de Rome et du repos
Comptez-vous vos soldats pour autant de héros ?
Pensez-vous que ces cœurs, tremblants de leur défaite,
Fatigués d'une longue et pénible retraite,
Cherchent avidement sous un ciel étranger
La mort, et le travail pire que le danger ?
Vaincus plus d'une fois aux yeux de la patrie,
Soutiendront-ils ailleurs un vainqueur en furie ?
Sera-t-il moins terrible, et le vaincront-ils mieux
Dans le sein de sa ville, à l'aspect de ses dieux ?

¹ « Attritæ jam omnes validissimi regni vires erant ; sed animus malis augebatur. » (*Florus*, livre III, chapitre V.)

² Var. *Fondait sur trente États son règne florissant.* (1673-87)

Racine donnait, ce semble, au mot *règne*, dans cette leçon, le sens du latin *regnum*, « royaume. »

Le Parthe vous recherche et vous demande un gendre.
Mais ce Parthe, Seigneur, ardent à nous défendre
Lorsque tout l'univers semblait nous protéger,
D'un gendre sans appui voudra-t-il se charger ?
M'en irai-je moi seul, rebut de la fortune,
Essuyer l'inconstance au Parthe si commune ;
Et peut-être, pour fruit d'un téméraire amour,
Exposer votre nom au mépris de sa cour¹ ?
Du moins, s'il faut céder, si contre notre usage
Il faut d'un suppliant emprunter le visage,
Sans m'envoyer du Parthe embrasser les genoux,
Sans vous-même implorer des rois moindres que vous,
Ne pourrions-nous pas prendre une plus sûre voie ?
Jetons-nous dans les bras qu'on nous tend avec joie².
Rome en votre faveur facile à s'apaiser³...

XIPHARÈS.

Rome, mon frère ! Ô ciel ! qu'osez-vous proposer ?
Vous voulez que le Roi s'abaisse et s'humilie ?
Qu'il démente en un jour tout le cours de sa vie ?

¹ Var. *Exposer votre nom aux mépris de sa cour.* (1673)

Les éditions modernes ont omis cette variante.

² Var. *Et courir dans des bras qu'on nous tend avec joie ?* (1673)

³ L'édition de Geoffroy et celle de M. Aimé-Martin changent ce vers ainsi :

Rome en notre faveur facile à s'apaiser...

Dans la tragédie de la Calprenède, Pharnace dit aussi à Mithridate :

Cette reine du monde, à vaincre accoutumée,

Se vaint par la douceur mieux que par une armée,

Implorez la merci de ce peuple clément.

(*La Mort de Mithridate*, acte IV, scène III.)

MITHRIDATE

Qu'il se fie aux Romains, et subisse des lois
Dont il a quarante ans défendu tous les rois ?
Continuez, Seigneur : tout vaincu que vous êtes,
La guerre, les périls sont vos seules retraites.
Rome poursuit en vous un ennemi fatal,
Plus conjuré contre elle et plus craint qu'Annibal.
Tout couvert de son sang, quoi que vous puissiez faire,
N'en attendez jamais qu'une paix sanguinaire,
Telle qu'en un seul jour un ordre de vos mains
La donna dans l'Asie à cent mille Romains¹.
Toutefois épargnez votre tête sacrée.
Vous-même n'allez point, de contrée en contrée,
Montrer aux nations Mithridate détruit
Et de votre grand nom diminuer le bruit.

¹ Voyez Appien (*Guerre de Mithridate*, chapitres XXII et XXIII). – Cicéron (*Discours sur la loi Manilia*, chapitre III) a parlé aussi de cet ordre cruel donné par Mithridate : « Uno die, tota Asia, tot in civitatibus, uno nuntio atque una literarum significatione cives Romanos necandos trucidandosque denotavit. » – La Calprenède a fait usage du même souvenir, mais dans des vers dont la mollesse contraste singulièrement avec l'énergie de ceux de Racine. Aux conseils pusillanimes de Pharnace, qui lui fait espérer la paix, Mithridate répond :

J'ai versé trop souvent le sang de cette ville,
Et celles de l'Asie en ont assez reçu
Pour étouffer l'espoir que j'en aurais conçu.
Cent mille citoyens de qui la destinée
Se finit dans le cours d'une seule journée...
Et mille autres témoins d'une sanglante haine
Ne me peuvent laisser qu'une espérance vaine.

(*La Mort de Mithridate*, acte IV, scène III.)

JEAN RACINE

Votre vengeance est juste, il la faut entreprendre :
Brûlez le Capitole, et mettez Rome en cendre.
Mais c'est assez pour vous d'en ouvrir les chemins :
Faites porter ce feu par de plus jeunes mains ;
Et tandis que l'Asie occupera Pharnace,
De cette autre entreprise honorez mon audace.
Commandez : laissez-nous, de votre nom suivis,
Justifier partout que nous sommes vos fils.
Embrasez par nos mains le couchant et l'aurore ;
Remplissez l'univers, sans sortir du Bosphore ;
Que les Romains, pressés de l'un à l'autre bout,
Doutent où vous serez, et vous trouvent partout.
Dès ce même moment ordonnez que je parte.
Ici tout vous retient ; et moi, tout m'en écarte.
Et si ce grand dessein surpasse ma valeur,
Du moins ce désespoir convient à mon malheur.
Trop heureux d'avancer la fin de ma misère,
J'irai... j'effacerai le crime de ma mère,
Seigneur. Vous m'en voyez rougir à vos genoux ;
J'ai honte de me voir si peu digne de vous ;
Tout mon sang doit laver une tache si noire.
Mais je cherche un trépas utile à votre gloire ;
Et Rome, unique objet d'un désespoir si beau,
Du fils de Mithridate est le digne tombeau.

MITHRIDATE, *se levant.*

Mon fils, ne parlons plus d'une mère infidèle.
Votre père est content, il connaît votre zèle,
Et ne vous verra point affronter de danger
Qu'avec vous son amour ne veuille partager.

MITHRIDATE

Vous me suivrez : je veux que rien ne nous sépare ;
Et vous, à m'obéir, Prince, qu'on se prépare.
Les vaisseaux sont tout prêts. J'ai moi-même ordonné
La suite et l'appareil qui vous est destiné.
Arbate, à cet hymen chargé de vous conduire,
De votre obéissance aura soin de m'instruire.
Allez, et soutenant l'honneur de vos aïeux,
Dans cet embrassement recevez mes adieux.

PHARNACE.

Seigneur...

MITHRIDATE.

Ma volonté, Prince, vous doit suffire.

Obéissez. C'est trop vous le faire redire.

PHARNACE.

Seigneur, si pour vous plaire il ne faut que périr,
Plus ardent qu'aucun autre on m'y verra courir.
Combattant à vos yeux, permettez que je meure.

MITHRIDATE.

Je vous ai commandé de partir tout à l'heure ;
Mais après ce moment... Prince, vous m'entendez,
Et vous êtes perdu si vous me répondez.

PHARNACE.

Dussiez-vous présenter mille morts à ma vue¹,
Je ne saurais chercher une fille inconnue.
Ma vie est en vos mains.

MITHRIDATE.

Ah ! c'est où je t'attends.

Tu ne saurais partir, perfide, et je t'entends.

¹ Var. *Seigneur, dût-on offrir mille morts à ma vue.* (1673-87)

JEAN RACINE

Je sais pourquoi tu fuis l'hymen où je t'envoie :
Il te fâche en ces lieux d'abandonner ta proie ;
Monime te retient. Ton amour criminel
Prétendait l'arracher à l'hymen paternel.
Ni l'ardeur dont tu sais que je l'ai recherchée,
Ni déjà sur son front ma couronne attachée,
Ni cet asile même où je la fais garder,
Ni mon juste courroux n'ont pu t'intimider.
Traître, pour les Romains tes lâches complaisances
N'étaient pas à mes yeux d'assez noires offenses :
Il te manquait encor ces perfides amours
Pour être le supplice et l'horreur de mes jours.
Loin de t'en repentir, je vois sur ton visage
Que ta confusion ne part que de ta rage :
Il te tarde déjà qu'échappé de mes mains
Tu ne courres me perdre, et me vendre aux Romains.
Mais avant que partir, je me ferai justice :
Je te l'ai dit.

MIRONDELA
DELS ARTS

Scène II

MITHRIDATE, PHARNACE, XIPHARÈS,
GARDES

MITHRIDATE.

Holà ! gardes. Qu'on le saisisse.

Oui, lui-même, Pharnace. Allez, et de ce pas
Qu'enfermé dans la tour on ne le quitte pas.

PHARNACE.

Hé bien ! sans me parer d'une innocence vaine
Il est vrai, mon amour mérite votre haine.
J'aime : l'on vous a fait un fidèle récit.
Mais Xipharès, Seigneur, ne vous a pas tout dit.
C'est le moindre secret qu'il pouvait vous apprendre ;
Et ce fils si fidèle a du vous faire entendre
Que des mêmes ardeurs dès longtemps enflammé,
Il aime aussi la Reine, et même en est aimé.

Scène III

MITHRIDATE, XIPHARÈS

XIPHARÈS.

Seigneur, le croirez-vous qu'un dessein si coupable...

MITHRIDATE.

Mon fils, je sais de quoi votre frère est capable.

Me préserve le ciel de soupçonner jamais

Que d'un prix si cruel vous payez¹ mes bienfaits,

Qu'un fils qui fut toujours le bonheur de ma vie

Ait pu percer ce cœur qu'un père lui confie !

Je ne le croirai point. Allez : loin d'y songer,

Je ne vais désormais penser qu'à nous venger².

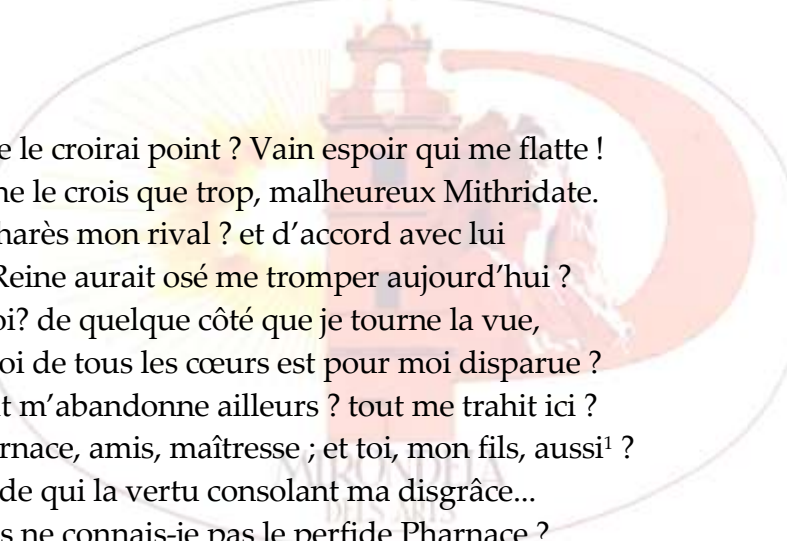
¹ Toutes les éditions anciennes donnent ainsi *payez*, sans doute pour *payiez* ; le verbe suivant est au subjonctif : « ait pu percer. »

² Var. *Je ne vas désormais penser qu'à nous venger*. (1673 et 76)

La leçon que nous avons suivie, d'après le texte de 1697, doit être réellement celle que Racine a fini par adopter, *je vas* ayant vieilli. Dans l'édition de 1687 cependant, où cette leçon semble se montrer pour la première fois, il n'y a peut-être qu'une faute de l'imprimeur, une substitution d *i* à *s* : on y lit *je vai*, quoique dans cette même édition *je vais* soit ailleurs écrit (au vers 1085 par exemple) avec l'orthographe ordinaire.

Scène IV

MITHRIDATE

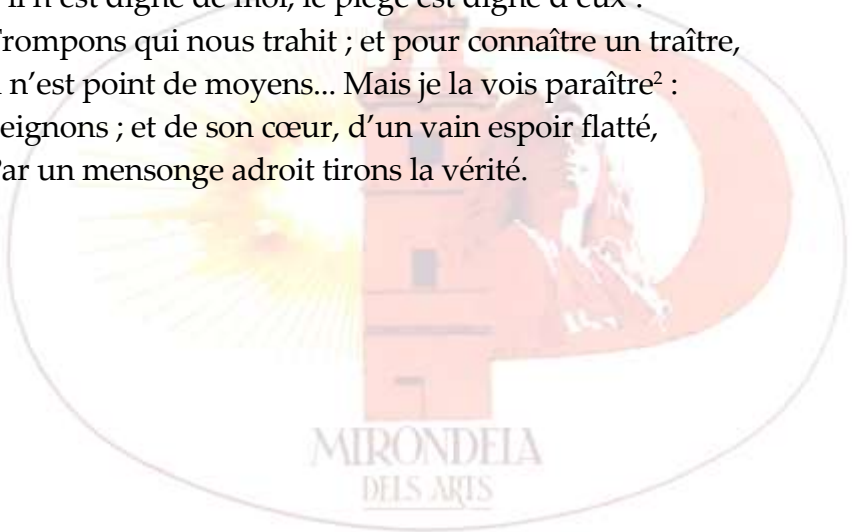


Je ne le croirai point ? Vain espoir qui me flatte !
Tu ne le crois que trop, malheureux Mithridate.
Xipharès mon rival ? et d'accord avec lui
La Reine aurait osé me tromper aujourd'hui ?
Quoi? de quelque côté que je tourne la vue,
La foi de tous les cœurs est pour moi disparue ?
Tout m'abandonne ailleurs ? tout me trahit ici ?
Pharnace, amis, maîtresse ; et toi, mon fils, aussi¹ ?
Toi de qui la vertu consolant ma disgrâce...
Mais ne connais-je pas le perfide Pharnace ?
Quelle faiblesse à moi d'en croire un furieux
Qu'arme contre son frère un courroux envieux²,
Ou dont le désespoir me troublant par des fables,
Grossit, pour se sauver, le nombre des coupables !
Non, ne l'en croyons point; et sans trop nous presser,

¹ C'est le « Tu quoque, fili » de César.

² Var. *Qu'arme contre son frère un dessein envieux.* (1673-87)

Voyons, examinons. Mais par où commencer ?
Qui m'en éclaircira? quels témoins ? quel indice ?...
Le ciel en ce moment m'inspire un artifice.
Qu'on appelle la Reine. Oui, sans aller plus loin,
Je veux l'ouïr. Mon choix s'arrête à ce témoin.
L'amour avidement croit tout ce qui le flatte.
Qui peut de son vainqueur mieux parler que l'ingrate ?
Voyons qui son amour accusera des deux.
S'il n'est digne de moi, le piège est digne d'eux¹.
Trompons qui nous trahit ; et pour connaître un traître,
Il n'est point de moyens... Mais je la vois paraître² :
Feignons ; et de son cœur, d'un vain espoir flatté,
Par un mensonge adroit tirons la vérité.



¹ Dans la comédie de *l'Avare*, Harpagon se sert avec son fils, qui est aussi son rival, d'un semblable artifice. Voltaire, dans la préface de sa tragédie de *Mariamne*, fait remarquer qu'en quelques points l'intrigue des deux pièces se ressemble, mais il n'en conclut pas que Racine ait rendu comiques ni méprisables les faiblesses d'un grand roi.

² Ici paraître est écrit par un a dans les anciennes éditions, et de même plus loin, au vers 1227, *connaître*, pour rimer avec le même mot traître.

Scène V

MITHRIDATE, MONIME

MITHRIDATE.

Enfin j'ouvre les yeux, et je me fais justice.
C'est faire à vos beautés un triste sacrifice,
Que de vous présenter, Madame, avec ma foi,
Tout l'âge et le malheur que je traîne avec moi.
Jusqu'ici la fortune et la victoire mêmes
Cachaient mes cheveux blancs sous trente diadèmes.
Mais ce temps-là n'est plus. Je régnaï, et je fuis.
Mes ans se sont accrus ; mes honneurs sont détruits ;
Et mon front, dépouillé d'un si noble avantage,
Du temps, qui l'a flétri, laisse voir tout l'outrage.
D'ailleurs mille desseins partagent mes esprits :
D'un camp prêt à partir vous entendez les cris ;
Sortant de mes vaisseaux, il faut que j'y remonte.
Quel temps pour un hymen qu'une fuite si prompte,
Madame ! Et de quel front vous unir à mon sort,
Quand je ne cherche plus que la guerre et la mort ?
Cessez pourtant, cessez de prétendre à Pharnace.

Quand je me fais justice, il faut qu'on se la fasse¹.
Je ne souffrirai point que ce fils odieux,
Que je viens pour jamais de bannir de mes yeux,
Possédant une amour qui me fut déniée²,
Vous fasse des Romains devenir l'alliée.
Mon trône vous est dû. Loin de m'en repentir,
Je vous y place même, avant que de partir,
Pourvu que vous vouliez qu'une main qui m'est chère,
Un fils, le digne objet de l'amour de son père,
Xipharès, en un mot, devenant votre époux,
Me venge de Pharnace, et m'acquitte envers vous.

MONIME.

Xipharès ! lui, Seigneur ?

MITHRIDATE.

Oui, lui-même, Madame.

D'où peut naître à ce nom le trouble de votre âme ?
Contre un si juste choix qui peut vous révolter ?
Est-ce quelque mépris qu'on ne puisse dompter ?
Je le répète encor : c'est un autre moi-même,

¹ À ce vers, qui a été l'objet de critiques grammaticales, comme contenant, contrairement à la règle de Vaugelas, un pronom relatif (*la*) qui se rapporte à un nom sans article, Louis Racine compare à propos cette phrase, qui est de Pascal, dans sa XIV^e Lettre provinciale sur *l'Homicide* : « Elle (*l'Église*) leur défend (*à ses enfants*)... *de se faire justice* à eux-mêmes ; et c'est par son esprit que les rois chrétiens *ne se la font pas*, dans les crimes mêmes de lèse-majesté au premier chef. » – Voyez en outre les Lexiques de Malherbe, de Corneille et de Mme de Sévigné.

² Louis Racine dit avoir lu dans une ancienne édition : *destinée*, au lieu de *déniée*. Cette ancienne édition est celle d'Amsterdam, de 1698 ; mais c'est là une faute d'impression, et non une véritable variante.

MITHRIDATE

Un fils victorieux, qui me chérit, que j'aime.
L'ennemi des Romains, l'héritier et l'appui
D'un empire et d'un nom qui va renaître en lui ;
Et quoi que votre amour ait osé se promettre,
Ce n'est qu'entre ses mains que je puis vous remettre.

MONIME.

Que dites-vous ? Ô ciel ! Pourriez-vous approuver
Pourquoi, Seigneur, pourquoi voulez-vous m'éprouver ?
Cessez de tourmenter une âme infortunée.
Je sais que c'est à vous que je fus destinée ;
Je sais qu'en ce moment, pour ce nœud solennel,
La victime, Seigneur, nous attend à l'autel.
Venez.

MITHRIDATE.

Je le vois bien : quelque effort que je fasse,
Madame, vous voulez vous garder à Pharnace.
Je reconnais toujours vos injustes mépris ;
Ils ont même passé sur mon malheureux fils.

MONIME.

Je le méprise !

MITHRIDATE.

Hé bien ! n'en parlons plus, Madame.
Continuez : brûlez d'une honteuse flamme.
Tandis qu'avec mon fils je vais, loin de vos yeux,
Chercher au bout du monde un trépas glorieux,
Vous cependant ici servez avec son frère,
Et vendez aux Romains le sang de votre père.
Venez. Je ne saurais mieux punir vos dédains,
Qu'en vous mettant moi-même en ses serviles mains ;

JEAN RACINE

Et sans plus me charger du soin de votre gloire,
Je veux laisser de vous jusqu'à votre mémoire.
Allons, Madame, allons. Je m'en vais vous unir.

MONIME.

Plutôt de mille morts dussiez-vous me punir !

MITHRIDATE.

Vous résistez en vain, et j'entends votre fuite.

MONIME.

En quelle extrémité, Seigneur, suis-je réduite ?
Mais enfin je vous crois, et je ne puis penser
Qu'à feindre si longtemps vous puissiez vous forcer.
Les Dieux me sont témoins qu'à vous plaire bornée
Mon âme à tout son sort s'était abandonnée.
Mais si quelque faiblesse avait pu m'alarmer,
Si de tous ses efforts mon cœur a dû s'armer,
Ne croyez point, Seigneur, qu'auteur de mes alarmes,
Pharnace m'ait jamais coûté les moindres larmes.
Ce fils victorieux que vous favorisez,
Cette vivante image en qui vous vous plaisez,
Cet ennemi de Rome, et cet autre vous-même,
Enfin ce Xipharès que vous voulez que j'aime...

MITHRIDATE.

Vous l'aimez ?

MONIME.

Si le sort ne m'eût donnée à vous,
Mon bonheur dépendait de l'avoir pour époux.
Avant que votre amour m'eût envoyé ce gage,
Nous nous aimions... Seigneur, vous changez de visage.

MITHRIDATE.

Non, Madame. Il suffit. Je vais vous l'envoyer.

MITHRIDATE

Allez. Le temps est cher. Il le faut employer.
Je vois qu'à m'obéir vous êtes disposée.
Je suis content.

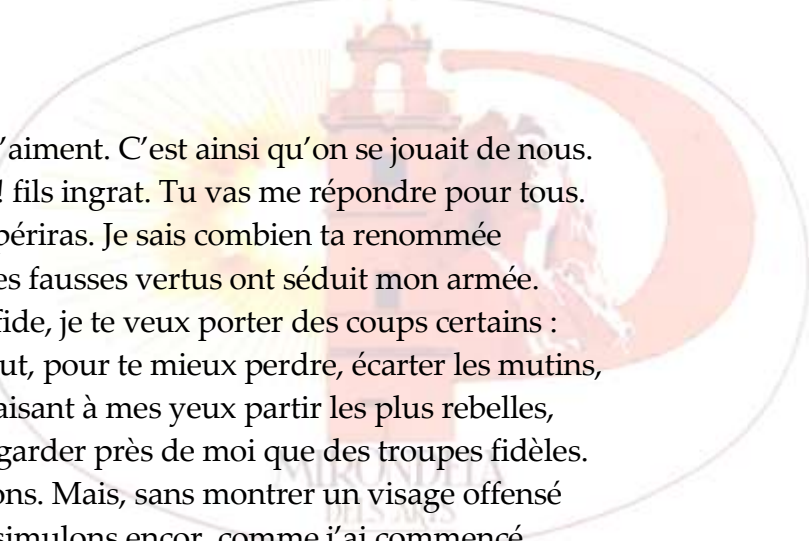
MONIME, *en s'en allant.*

Ô ciel ! me serais-je abusée ?



Scène VI

MITHRIDATE



Ils s'aiment. C'est ainsi qu'on se jouait de nous.
Ah ! fils ingrat. Tu vas me répondre pour tous.
Tu périras. Je sais combien ta renommée
Et tes fausses vertus ont séduit mon armée.
Perfide, je te veux porter des coups certains :
Il faut, pour te mieux perdre, écarter les mutins,
Et faisant à mes yeux partir les plus rebelles,
Ne garder près de moi que des troupes fidèles.
Allons. Mais, sans montrer un visage offensé
Dissimulons encor, comme j'ai commencé.

ACTE IV



Scène première

MONIME, PHÆDIME

MONIME.

Phædime, au nom des Dieux, fais ce que je désire :
Va voir ce qui se passe, et reviens me le dire.
Je ne sais ; mais mon cœur ne se peut rassurer.
Mille soupçons affreux viennent me déchirer.
Que tarde Xipharès ? et d'où vient qu'il diffère
À seconder des vœux qu'autorise son père ?
Son père, en me quittant, me l'allait envoyer.
Mais il feignait peut-être : il fallait tout nier.
Le Roi feignait ? Et moi, découvrant ma pensée...
Ô Dieux, en ce péril m'auriez-vous délaissée ?
Et se pourrait-il bien qu'à son ressentiment
Mon amour indiscret eût livré mon amant ?
Quoi, Prince ? quand, tout plein de ton amour extrême,
Pour savoir mon secret tu me pressais toi-même,
Mes refus trop cruels vingt fois te l'ont caché ;
Je t'ai même puni de l'avoir arraché ;
Et quand de toi peut-être un père se défie,

MITHRIDATE

Que dis-je ? quand peut-être il y va de ta vie,
Je parle ; et trop facile à me laisser tromper,
Je lui marque le cœur où sa main doit frapper.

PHÆDIME.

Ah ! traitez-le, Madame, avec plus de justice :
Un grand roi descend-il jusqu'à cet artifice ?
À prendre ce détour qui l'aurait pu forcer ?
Sans murmure, à l'autel vous l'alliez devancer.
Voulait-il perdre un fils qu'il aime avec tendresse ?
Jusqu'ici les effets secondent sa promesse :
Madame, il vous disait qu'un important dessein,
Malgré lui, le forçait à vous quitter demain ;
Ce seul dessein l'occupe ; et hâtant son voyage,
Lui-même ordonne tout, présent sur le rivage.
Ses vaisseaux en tous lieux se chargent de soldats,
Et partout Xipharès accompagne ses pas.
D'un rival en fureur est-ce là la conduite ?
Et voit-on ses discours démentis par la suite ?

MONIME.

Pharnace cependant, par son ordre arrêté,
Trouve en lui d'un rival toute la dureté.
Phædime, à Xipharès fera-t-il plus de grâce ?

PHÆDIME.

C'est l'ami des Romains qu'il punit en Pharnace.
L'amour a peu de part à ses justes soupçons.

MONIME.

Autant que je le puis, je cède à tes raisons :
Elles calment un peu l'ennui qui me dévore.
Mais pourtant Xipharès ne paraît point encore.

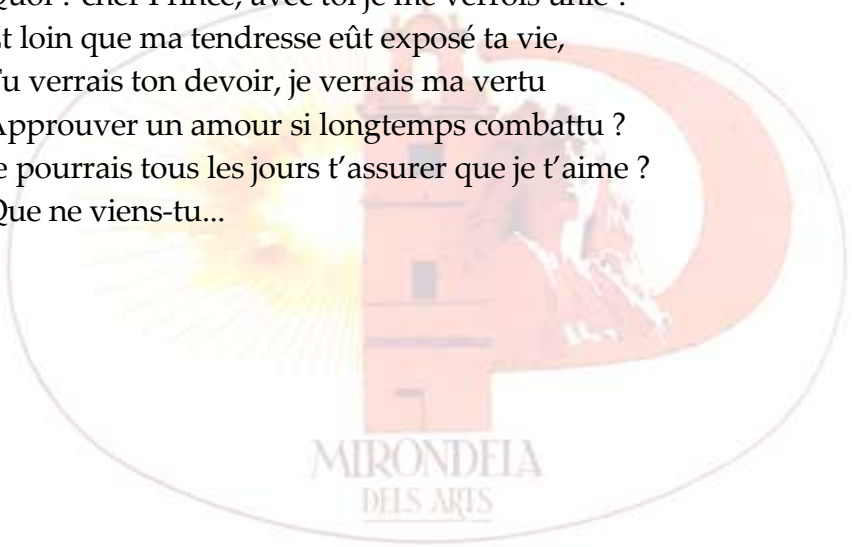
JEAN RACINE

PHÆDIME.

Vaine erreur des amants, qui pleins de leurs désirs,
Voudraient que tout cédât au soin de leurs plaisirs !
Qui prêts à s'irriter contre le moindre obstacle

MONIME.

Ma Phædime, et qui peut concevoir ce miracle ?
Après deux ans d'ennuis, dont tu sais tout le poids,
Quoi ? je puis respirer pour la première fois ?
Quoi ? cher Prince, avec toi je me verrois unie ?
Et loin que ma tendresse eût exposé ta vie,
Tu verrais ton devoir, je verrais ma vertu
Approuver un amour si longtemps combattu ?
Je pourrais tous les jours t'assurer que je t'aime ?
Que ne viens-tu...



Scène II

MONIME, XIPHARÈS, PHÆDIME



MONIME.

Seigneur, je parlais de vous-même.

Mon âme souhaitait de vous voir en ce lieu,
Pour vous...

XIPHARÈS.

C'est maintenant qu'il faut vous dire adieu.

MONIME.

Adieu ! vous ?

XIPHARÈS.

Oui, Madame, et pour toute ma vie.

MONIME.

Qu'entends-je ? On me disait Hélas ! ils m'ont trahie.

XIPHARÈS.

Madame, je ne sais quel ennemi couvert,
Révélant nos secrets, vous trahit, et me perd.
Mais le Roi, qui tantôt n'en croyait point Pharnace,
Maintenant dans nos cœurs sait tout ce qui se passe.
Il feint, il me caresse, et cache son dessein ;

Mais moi, qui dès l'enfance élevé dans son sein¹,
De tous ses mouvements ai trop d'intelligence,
J'ai lu dans ses regards sa prochaine vengeance.
Il presse, il fait partir tous ceux dont mon malheur
Pourrait à la révolte exciter la douleur.
De ses fausses bontés j'ai connu la contrainte.
Un mot même d'Arbate a confirmé ma crainte.
Il a su m'aborder ; et les larmes aux yeux :
« On sait tout, m'a-t-il dit : sauvez-vous de ces lieux. »
Ce mot m'a fait frémir du péril de ma reine,
Et ce cher intérêt est le seul qui m'amène.
Je vous crains pour vous-même ; et je viens à genoux
Vous prier, ma Princesse, et vous fléchir pour vous.
Vous dépendez ici d'une main violente,
Que le sang le plus cher rarement épouvante ;
Et je n'ose vous dire à quelle cruauté
Mithridate jaloux s'est souvent emporté.
Peut-être c'est moi seul que sa fureur menace ;
Peut-être, en me perdant, il veut vous faire grâce.
Daignez, au nom des Dieux, daignez en profiter ;
Par de nouveaux refus n'allez point l'irriter.
Moins vous l'aimez, et plus tâchez de lui complaire ;
Feignez, efforcez-vous : songez qu'il est mon père.
Vivez ; et permettez que dans tous mes malheurs
Je puisse à votre amour ne coûter que des pleurs.

¹ C'est un latinisme. Au chapitre XXVIII du *Dialogue sur les orateurs*, attribué à Tacite, on lit : « Gremio ac sinu matris educabatur. »

MITHRIDATE

MONIME.

Ah ! je vous ai perdu !

XIPHARÈS.

Généreuse Monime,

Ne vous imputez point le malheur qui m'opprime.

Votre seule bonté n'est point ce qui me nuit :

Je suis un malheureux que le destin poursuit ;

C'est lui qui m'a ravi l'amitié de mon père,

Qui le fit mon rival, qui révolta ma mère,

Et vient de susciter, dans ce moment affreux,

Un secret ennemi pour nous trahir tous deux.

MONIME.

Hé quoi ? cet ennemi, vous l'ignorez encore ?

XIPHARÈS.

Pour surcroît de douleur, Madame, je l'ignore.

Heureux si je pouvais, avant que m'immoler,

Percer le traître cœur qui m'a pu déceler !

MONIME.

Hé bien ! Seigneur, il faut vous le faire connaître.

Ne cherchez point ailleurs cet ennemi, ce traître ;

Frappez : aucun respect ne vous doit retenir.

J'ai tout fait ; et c'est moi que vous devez punir.

XIPHARÈS.

Vous !

MONIME.

Ah ! si vous saviez, Prince, avec quelle adresse

Le cruel est venu surprendre ma tendresse !

Quelle amitié sincère il affectait pour vous !

Content, s'il vous voyait devenir mon époux !

Qui n'aurait cru... ? Mais non, mon amour plus timide

Devait moins vous livrer à sa bonté perfide.
Les Dieux qui m'inspiraient, et que j'ai mal suivis,
M'ont fait taire trois fois par de secrets avis¹.
J'ai dû continuer; j'ai dû dans tout le reste...
Que sais-je enfin ? j'ai dû vous être moins funeste ;
J'ai dû craindre du Roi les dons empoisonnés,
Et je m'en punirai, si vous me pardonnez.

XIPHARÈS.

Quoi ? Madame, c'est vous, c'est l'amour qui m'expose ?
Mon malheur est parti d'une si belle cause ?
Trop d'amour a trahi nos secrets amoureux ?
Et vous vous excusez de m'avoir fait heureux,

¹ Mlle Clairon dans ses *Mémoires*, p. 58 et 59, raconte comment elle s'y était prise pour justifier d'avance par son jeu l'exactitude de ce vers : « Dans l'acte précédent, dit-elle, où Mithridate fait avouer à Monime son secret, il est impossible de trouver plus de deux réticences. J'ai consulté toutes les éditions de Racine : toutes disent trois ; toutes les actrices auxquelles j'ai vu jouer ce rôle disaient trois ; toutes les recherches que j'ai faites m'ont assurée que Mlle Lecouvreur disait trois. Quoique deux soit un peu plus sourd que trois, il fait également la mesure du vers, et n'en détruit point l'harmonie. Il était à présumer que Racine avait eu des raisons pour préférer l'un à l'autre ; mais nulle tradition ne m'éclairait ; il ne m'appartenait pas de corriger un si grand homme ; je ne pouvais pas non plus me soumettre à dire ce que je regardais comme une faute. J'imaginai de suppléer à la troisième réticence par un jeu de visage. Dans le couplet où Mithridate dit (acte III, scène V, vers 1087 et 1088) :

Servez avec son frère,

Et vendez aux Romains le sang de votre père,
je m'avançai avec la physionomie d'une femme qui va tout dire et je fis à l'instant succéder un mouvement de crainte qui me défendait de parler. Le public, qui n'avait jamais vu ce jeu de théâtre, daigna me donner, en l'approuvant, le prix de toutes mes recherches. »

MITHRIDATE

Que voudrais-je de plus ? glorieux et fidèle,
Je meurs. Un autre sort au trône vous appelle.
Consentez-y, Madame ; et sans plus résister,
Achevez un hymen qui vous y fait monter.

MONIME.

Quoi ? vous me demandez que j'épouse un barbare
Dont l'odieux amour pour jamais nous sépare ?

XIPHARÈS.

Songez que ce matin, soumise à ses souhaits,
Vous deviez l'épouser, et ne me voir jamais.

MONIME.

Et connaissais-je alors toute sa barbarie ?
Ne voudriez-vous point qu'approuvant sa furie,
Après vous avoir vu tout percé de ses coups,
Je suivisse à l'autel un tyrannique époux,
Et que dans une main de votre sang fumante
J'allasse mettre, hélas ! la main de votre amante ?
Allez : de ses fureurs songez à vous garder,
Sans perdre ici le temps à me persuader :
Le ciel m'inspirera quel parti je dois prendre.
Que serait-ce, grands Dieux ! s'il venait vous surprendre ?
Que dis-je ? on vient. Allez. Courez. Vivez enfin ;
Et du moins attendez quel sera mon destin.

Scène III

MONIME, PHÆDIME

PHÆDIME.

Madame, à quels périls il exposait sa vie
C'est le Roi.

MONIME.

Cours l'aider à cacher sa sortie.
Va, ne le quitte point; et qu'il se garde bien
D'ordonner de son sort, sans être instruit du mien.

MIRONDELA
DELS ARTS

Scène IV

MITHRIDATE, MONIME

MITHRIDATE.

Allons, Madame, allons. Une raison secrète
Me fait quitter ces lieux et hâter ma retraite.
Tandis que mes soldats, prêts à suivre leur roi,
Rentrent dans mes vaisseaux pour partir avec moi,
Venez, et qu'à l'autel ma promesse accomplie
Par des nœuds éternels l'un à l'autre nous lie.

MONIME.

Nous, Seigneur ?

MIRONDEIA

MITHRIDATE.

Quoi ? Madame, osez-vous balancer ?

MONIME.

Et ne m'avez-vous pas défendu d'y penser ?

MITHRIDATE.

J'eus mes raisons alors : oublions-les, Madame.
Ne songez maintenant qu'à répondre à ma flamme.
Songez que votre cœur est un bien qui m'est dû.

MONIME.

Hé ! pourquoi donc, Seigneur, me l'avez-vous rendu ?

JEAN RACINE

MITHRIDATE.

Quoi ? pour un fils ingrat toujours préoccupée,
Vous croiriez...

MONIME.

Quoi ? Seigneur, vous m'auriez donc trompée ?

MITHRIDATE.

Perfide ! il vous sied bien de tenir ce discours,
Vous qui gardant au cœur d'infidèles amours,
Quand je vous élevais au comble de la gloire,
M'avez des trahisons préparé la plus noire.
Ne vous souvient-il plus, cœur ingrat et sans foi,
Plus que tous les Romains conjuré contre moi,
De quel rang glorieux j'ai bien voulu descendre,
Pour vous porter au trône où vous n'osiez prétendre ?
Ne me regardez point vaincu, persécuté :
Revoyez-moi vainqueur, et partout redouté.
Songez de quelle ardeur dans Éphèse adorée,
Aux filles de cent rois je vous ai préférée ;
Et négligeant pour vous tant d'heureux alliés,
Quelle foule d'États je mettais à vos pieds.
Ah ! si d'un autre amour le penchant invincible
Dès lors à mes bontés vous rendait insensible,
Pourquoi chercher si loin un odieux époux¹ ?
Avant que de partir, pourquoi vous taisiez-vous ?
Attendez-vous, pour faire un aveu si funeste,
Que le sort ennemi m'eût ravi tout le reste,
Et que de toutes parts me voyant accabler,

¹ Var. *Sans chercher de si loin un odieux époux,*

[Avant que de partir, pourquoi vous taisiez-vous] ? (1673)

MITHRIDATE

J'eusse en vous le seul bien qui me pût consoler ?
Cependant, quand je veux oublier cet outrage,
Et cacher à mon cœur cette funeste image,
Vous osez à mes yeux rappeler le passé,
Vous m'accusez encor, quand je suis offensé.
Je vois que pour un traître un fol espoir vous flatte.
À quelle épreuve, ô ciel, réduis-tu Mithridate ?
Par quel charme secret laissé-je retenir
Ce courroux si sévère et si prompt à punir ?
Profitez du moment que mon amour vous donne :
Pour la dernière fois, venez, je vous l'ordonne.
N'attirez point sur vous des périls superflus,
Pour un fils insolent que vous ne verrez plus.
Sans vous parer pour lui d'une foi qui m'est due,
Perdez-en la mémoire, aussi bien que la vue ;
Et désormais sensible à ma seule bonté,
Méritez le pardon qui vous est présenté.

MONIME.

Je n'ai point oublié quelle reconnaissance,
Seigneur, m'a dû ranger sous votre obéissance.
Quelque rang où jadis soient montés mes aïeux,
Leur gloire de si loin n'éblouit point mes yeux.
Je songe avec respect de combien je suis née
Au-dessous des grandeurs d'un si noble hyménée ;
Et malgré mon penchant et mes premiers desseins
Pour un fils, après vous le plus grand des humains,
Du jour que sur mon front on mit ce diadème¹,

¹ Var. *Du jour qu'on m'imposa pour vous ce diadème.* (1673-87)

Je renonçai, Seigneur, à ce prince, à moi-même.
Tous deux d'intelligence à nous sacrifier,
Loin de moi, par mon ordre, il courait m'oublier.
Dans l'ombre du secret ce feu s'allait éteindre ;
Et même de mon sort je ne pouvais me plaindre,
Puisqu'enfin, aux dépens de mes vœux les plus doux,
Je faisais le bonheur d'un héros tel que vous.
Vous seul, Seigneur, vous seul, vous m'avez arrachée
À cette obéissance cm j'étais attachée ;
Et ce fatal amour dont j'avais triomphé,
Ce feu que dans l'oubli je croyais étouffé,
Dont la cause à jamais s'éloignait de ma vue.
Vos détours l'ont surpris, et m'en ont convaincue.
Je vous l'ai confessé, je le dois soutenir.
En vain vous en pourriez perdre le souvenir ;
Et cet aveu honteux, où vous m'avez forcée,
Demeurera toujours présent à ma pensée.
Toujours je vous croirais incertain de ma foi ;
Et le tombeau, Seigneur, est moins triste pour moi
Que le lit d'un époux qui m'a fait cet outrage,
Qui s'est acquis sur moi ce cruel avantage,
Et qui me préparant un éternel ennui,
M'a fait rougir d'un feu qui n'était pas pour lui.

MITHRIDATE.

C'est donc votre réponse ? et sans plus me complaire.
Vous refusez l'honneur que je voulais vous faire ?
Pensez-y bien. J'attends, pour me déterminer.

MONIME.

Non, Seigneur, vainement vous croyez m'étonner.

MITHRIDATE

Je vous connais : je sais tout ce que je m'apprête,
Et je vois quels malheurs j'assemble sur ma tête ;
Mais le dessein est pris : rien ne peut m'ébranler¹.
Jugez-en, puisqu'ainsi je vous ose parler,
Et m'emporte au delà de cette modestie
Dont jusqu'à ce moment je n'étais point sortie.
Vous vous êtes servi de ma funeste main
Pour mettre à votre fils un poignard dans le sein.
De ses feux innocents j'ai trahi le mystère ;
Et quand il n'en perdrait que l'amour de son père,
Il en mourra, Seigneur. Ma foi ni mon amour
Ne seront point le prix d'un si cruel détour.
Après cela, jugez. Perdez une rebelle ;
Armez-vous du pouvoir qu'on vous donna sur elle :
J'attendrai mon arrêt; vous pouvez commander.
Tout ce qu'en vous quittant j'ose vous demander,

¹ Mlle Clairon signale ce passage comme un de ceux qui dans le rôle de Monime lui avaient coûté le plus d'efforts et demandé le plus d'étude : « Mon grand plaisir était de me proposer à moi-même les plus grandes difficultés ; je les trouvai dans ces vers :

Non, Seigneur, *vainement* vous voulez, m'étonner.
Je vous connais : je sais tout ce que je m'apprête,
Et je vois *quels malheurs* j'assemble sur ma tête ;
Mais le dessein est pris : *rien* ne peut m'ébranler.
Jugez-en, puisqu'ainsi je vous ose parler,
Et m'emporte au delà de cette modestie
Dont jusqu'à ce moment je n'étais pas sortie, etc.

La douceur de mes sons et l'ensemble le plus modeste faisaient le contraste le plus frappant avec la valeur que je mettais aux mots que j'ai soulignés et la fermeté qui se peignait sur mon visage. » (*Mémoires*, p. 93 et 94.)

JEAN RACINE

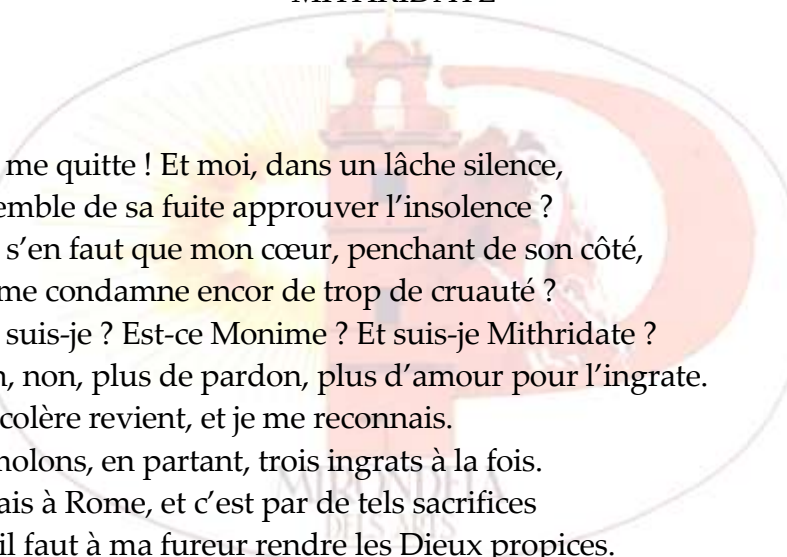
Croyez (à la vertu je dois cette justice)
Que je vous trahis seule, et n'ai point de complice ;
Et que d'un plein succès vos vœux seraient suivis¹
Si j'en croyais, Seigneur, les vœux de votre fils.



¹ Var. *Et que d'un plein effet vos vœux seraient suivis.* (1673-87)

Scène V

MITHRIDATE



Elle me quitte ! Et moi, dans un lâche silence,
Je semble de sa fuite approuver l'insolence ?
Peu s'en faut que mon cœur, penchant de son côté,
Ne me condamne encor de trop de cruauté ?
Qui suis-je ? Est-ce Monime ? Et suis-je Mithridate ?
Non, non, plus de pardon, plus d'amour pour l'ingrate.
Ma colère revient, et je me reconnais.
Immolons, en partant, trois ingrats à la fois.
Je vais à Rome, et c'est par de tels sacrifices
Qu'il faut à ma fureur rendre les Dieux propices.
Je le dois, je le puis ; ils n'ont plus de support :
Les plus séditieux sont déjà loin du bord.
Sans distinguer entre eux qui je hais ou qui j'aime,
Allons, et commençons par Xipharès lui-même.
Mais quelle est ma fureur ? et qu'est-ce que je dis¹ ?

¹ Geoffroy dit avec beaucoup de raison que dans ce monologue Racine semble avoir pris pour modèle celui d'Auguste dans *Cinna* (acte IV, scène II). On y

Tu vas sacrifier qui ? malheureux ! Ton fils ?
Un fils que Rome craint ? qui peut venger son père ?
Pourquoi répandre un sang qui m'est si nécessaire ?
Ah ! dans l'état funeste où ma chute m'a mis,
Est-ce que mon malheur m'a laissé trop d'amis ?
Songeons plutôt, songeons à gagner sa tendresse :
J'ai besoin d'un vengeur, et non d'une maîtresse¹.
Quoi ? ne vaut-il pas mieux, puisqu'il faut m'en priver,
La céder à ce fils que je veux conserver ?
Cédons-la. Vains efforts, qui ne font que m'instruire
Des faiblesses d'un cœur qui cherche à se séduire !
Je brûle, je l'adore ; et loin de la bannir
Ah ! c'est un crime encor dont je la veux punir².
Quelle pitié retient mes sentiments timides ?
N'en ai-je pas déjà puni de moins perfides ?
Ô Monime ! ô mon fils ! Inutile courroux !
Et vous, heureux Romains, quel triomphe pour vous¹,

remarque les mêmes mouvements :

Non, non, je me trahis moi-même d'y penser
Mais quoi ? toujours du sang, et toujours des supplices !...
Ô Romains, ô vengeance, ô pouvoir absolu !...

¹ Don Diègue, dans *le Cid* (acte III, scène VI, vers 1058), dit à don Rodrigue :
Nous n'avons qu'un honneur, il est tant de maîtresses !

² Après ce vers on lit dans les éditions de 1673 à 1687 :

*Mon amour trop longtemps tient ma gloire captive.
Qu'elle périsse seule, et que mon fds me suive.
Un peu de fermeté, punissant ses refus,
Me va mettre en état de ne la craindre plus.
[Quelle pitié retient mes sentiments timides ?]*

MITHRIDATE

Si vous saviez ma honte, et qu'un avis fidèle
De mes lâches combats vous portât la nouvelle !
Quoi ? des plus chères mains craignant les trahisons,
J'ai pris soin de m'armer contre tous les poisons ;
J'ai su, par une longue et pénible industrie,
Des plus mortels venins prévenir la furie.
Ah ! qu'il eût mieux valu, plus sage et plus heureux,
Et repoussant les traits d'un amour dangereux,
Ne pas laisser remplir d'ardeurs empoisonnées
Un cœur déjà glacé par le froid des années² !
De ce trouble fatal par où dois-je sortir ?

¹ Luneau de Boisjermain a fait remarquer que Racine, dans un exemplaire de Sophocle qui lui a appartenu, a noté les vers 377-380 de l'*Ajax*, dont ceux-ci paraissent être une imitation. Sophocle avait eu lui-même pour modèle Homère, dans ce passage du livre I de l'*Iliade* (vers 255 et 256).

² Racine avait sans doute noté ce passage d'Appien (*Guerre de Mithridate*, chapitre CXI), où l'historien met dans la bouche de Mithridate une comparaison à peu près semblable entre deux poisons de nature très différente. Mais dans les paroles que Mithridate adresse au chef gaulois Bituitus, pour réclamer le secours de son bras, le poison contre lequel il se plaint de ne s'être pas aussi bien prémuni que contre les poisons ordinaires, n'est pas celui de l'amour, mais celui « de la trahison de son armée, de ses enfants, de ses amis ».

Scène VI

MITHRIDATE, ARBATE

ARBATE.

Seigneur, tous vos soldats refusent de partir¹.
Pharnace les retient, Pharnace leur révèle
Que vous cherchez à Rome une guerre nouvelle.

MITHRIDATE.

Pharnace ?

ARBATE.

Il a séduit ses gardes les premiers ;
Et le seul nom de Rome étonne les plus fiers.
De mille affreux périls ils se forment l'image.
Les uns avec transport embrassent le rivage ;
Les autres, qui partaient, s'élançant dans les flots,
Ou présentent leurs dards aux yeux des matelots.
Le désordre est partout ; et loin de nous entendre,
Ils demandent la paix, et parlent de se rendre.
Pharnace est à leur tête ; et flattant leurs souhaits,

¹ Var. *Seigneur, tous vos soldats ne veulent plus partir.* (1673-87)

MITHRIDATE

De la part des Romains il leur promet la paix.

MITHRIDATE.

Ah ! le traître ! Courez. Qu'on appelle son frère ;
Qu'il me suive, qu'il vienne au secours de son père.

ARBATE.

J'ignore son dessein ; mais un soudain transport
L'a déjà fait descendre et courir vers le port ;
Et l'on dit que suivi d'un gros d'amis fidèles,
On l'a vu se mêler au milieu des rebelles.
C'est tout ce que j'en sais.

MITHRIDATE.

Ah ! qu'est-ce que j'entends ?

Perfides, ma vengeance a tardé trop longtemps.
Mais je ne vous crains point. Malgré leur insolence,
Les mutins n'oseraient soutenir ma présence.
Je ne veux que les voir ; je ne veux qu'à leurs yeux
Immoler de ma main deux fils audacieux.



MIRONDEIA
DELS ARTS

Scène VII

MITHRIDATE, ARBATE, ARCAS



ARCAS.

Seigneur, tout est perdu. Les rebelles, Pharnace,
Les Romains sont en foule autour de cette place.

MITHRIDATE.

Les Romains¹ !

ARCAS.

De Romains le rivage est chargé,
Et bientôt dans ces murs vous êtes assiégé.

MITHRIDATE.

Ciel ! Courons.

À Arcas.

Écoutez... Du malheur qui me presse
Tu ne jouiras pas, infidèle princesse.

¹ « Brizart, dans cet endroit, était admirable, dit Geoffroy : l'impétuosité avec laquelle il se jetait sur son casque, l'accent terrible qui sortait de ses entrailles quand il s'écriait : *Les Romains !* produisait la plus vive sensation. C'est le seul des acteurs de la fin du dernier siècle qui ait laissé une réputation dans ce rôle. »

ACTE V



Scène première

MONIME, PHÆDIME

PHÆDIME.

Madame, où courez-vous ? Quels aveugles transports
Vous font tenter sur vous de criminels efforts ?
Hé quoi ? vous avez pu, trop cruelle à vous-même,
Faire un affreux lien d'un sacré diadème ?
Ah ! ne voyez-vous pas que les Dieux plus humains
Ont eux-mêmes rompu ce bandeau dans vos mains ?

MONIME.

Hé ! par quelle fureur obstinée à me suivre,
Toi-même, malgré moi, veux-tu me faire vivre ?
Xipharès ne vit plus. Le Roi désespéré
Lui-même n'attend plus qu'un trépas assuré.
Quel fruit te promets-tu de ta coupable audace ?
Perfide, prétends-tu me livrer à Pharnace ?

PHÆDIME.

Ah ! du moins attendez qu'un fidèle rapport
De son malheureux frère ait confirmé la mort.
Dans la confusion que nous venons d'entendre,

MITHRIDATE

Les yeux peuvent-ils pas aisément se méprendre ?
D'abord, vous le savez, un bruit injurieux
Le rangeait du parti d'un camp séditieux ;
Maintenant on vous dit que ces mêmes rebelles
Ont tourné contre lui leurs armes criminelles.
Jugez de l'un par l'autre, et daignez écouter...

MONIME.

Xipharès ne vit plus, il n'en faut point douter¹.
L'événement n'a point démenti mon attente.
Quand je n'en aurais pas la nouvelle sanglante,
Il est mort ; et j'en ai pour garants trop certains
Son courage et son nom trop suspects aux Romains.
Ah ! que d'un si beau sang dès longtemps altérée
Rome tient maintenant sa victoire assurée² !
Quel ennemi son bras leur allait opposer !
Mais sur qui, malheureuse, oses-tu t'excuser ?
Quoi ? tu ne veux pas voir que c'est toi qui l'opprimes,
Et dans tous ses malheurs reconnaître tes crimes ?
De combien d'assassins l'avais-je enveloppé !
Comment à tant de coups serait-il échappé ?
Il évitait en vain les Romains et son frère :
Ne le livrais-je pas aux fureurs de son père ?
C'est moi qui les rendant l'un de l'autre jaloux,
Vins allumer le feu qui les embrase tous,
Tison de la discorde, et fatale furie,
Que le démon de Rome a formée et nourrie.

¹ Var. *Xipharès est sans vie, il n'en faut point douter.* (1673)

² Var. *Rome tient maintenant la victoire assurée.* (1673-87)

Et je vis¹ ? Et j'attends que de leur sang baigné,
Pharnace des Romains revienne accompagné ?
Qu'il étale à mes yeux sa parricide joie ?
La mort au désespoir ouvre plus d'une voie :
Oui, cruelles, en vain vos injustes secours
Me ferment du tombeau les chemins les plus courts,
Je trouverai la mort jusque dans vos bras même.
Et toi, fatal tissu, malheureux diadème²,
Instrument et témoin de toutes mes douleurs,
Bandeau, que mille fois j'ai trempé de mes pleurs,
Au moins, en terminant ma vie et mon supplice,
Ne pouvais-tu me rendre un funeste service ?
À mes tristes regards, va, cesse de t'offrir :
D'autres armes sans toi sauront me secourir ;
Et périsse le jour et la main meurtrière
Qui jadis sur mon front t'attacha la première !

PHÆDIME.

On vient, Madame, on vient ; et j'espère qu'Arcas,
Pour bannir vos frayeurs porte vers vous ses pas.

¹ C'est le même mouvement que dans *Phèdre* (acte IV, scène VI, vers 1273) :

Misérable ! Et je vis ? etc.

² Cette apostrophe est dans le passage de Plutarque cité par Racine dans sa préface : « Ô maudit et malheureux tissu, ne me serviras-tu point au moins à ce triste service ? » Il semble que le poète se soit inspiré en même temps de la belle scène de *l'Agamemnon* d'Eschyle (vers 1236-1289), où Cassandre jette son sceptre et ses bandelettes de prêtresse.

Scène II

MONIME, PHÆDIME, ARCAS

MONIME.

En est-ce fait, Arcas ? et le cruel Pharnace...

ARCAS.

Ne me demandez rien de tout ce qui se passe,
Madame : on m'a chargé d'un plus funeste emploi ;
Et ce poison vous dit la volonté du Roi¹.

PHÆDIME.

Malheureuse princesse !

MONIME.

Ah ! quel comble de joie !

Donnez. Dites, Arcas, au Roi qui me l'envoie
Que de tous les présents que m'a faits sa bonté,
Je reçois le plus cher et le plus souhaité.
À la fin je respire; et le ciel me délivre
Des secours importuns qui me forçaient de vivre.
Maîtresse de moi-même, il veut bien qu'une fois
Je puisse de mon sort disposer à mon choix.

¹ Var. *Et ce poison vous dit les volontés du Roi.* (1673-87)

JEAN RACINE

PHÆDIME.

Hélas !

MONIME.

Retiens tes cris ; et par d'indignes larmes,
De cet heureux moment ne trouble point les charmes.
Si tu m'aimais, Phædime, il fallait me pleurer¹
Quand d'un titre funeste on me vint honorer,
Et lorsque m'arrachant du doux sein de la Grèce,
Dans ce climat barbare on traîna ta maîtresse.
Retourne maintenant chez ces peuples heureux ;
Et si mon nom encor s'est conservé chez eux,
Dis-leur ce que tu vois ; et de toute ma gloire,
Phædime, conte-leur la malheureuse histoire.
Et toi, qui de ce cœur, dont tu fus adoré,
Par un jaloux destin fus toujours séparé,
Héros, avec qui, même en terminant ma vie,
Je n'ose en un tombeau demander d'être unie
Reçois ce sacrifice² ; et puisse en ce moment
Ce poison expier le sang de mon amant !

¹ Le mouvement de ces vers rappelle ce passage de *Bajazet* (acte IV, scène V, vers 1308 et suivants) :

*Tu pleures, malheureuse ? ah ! tu devais pleurer
Lorsque d'un vain désir à ta perte poussée... etc.*

² Il semble que Racine ait imité deux fois dans *Mithridate* le vers 652 du livre IV de *l'Énéide* : *Accipite hanc animam* ; ici, dans la forme surtout et dans la coupe de la phrase ; plus bas, au vers 1696, dans l'expression.

Scène III

MONIME, ARBATE, PHÆDIME, ARCAS

Arrêtez ! arrêtez !

ARBATE.

ARCAS.

Que faites-vous, Arbate ?

ARBATE.

Arrêtez ! j'accomplis l'ordre de Mithridate.

MONIME.

Ah ! laissez-moi...

ARBATE, *jetant le poison.*

Cessez, vous dis-je, et laissez-moi,

Madame, exécuter les volontés du Roi.

Vivez. Et vous, Arcas, du succès de mon zèle

Courez à Mithridate apprendre la nouvelle.

Scène IV

MONIME, ARBATE, PHÆDIME

MONIME.

Ah ! trop cruel Arbate, à quoi m'exposez-vous ?
Est-ce qu'on croit encor mon supplice trop doux ?
Et le Roi, m'enviant¹ une mort si soudaine,
Veut-il plus d'un trépas pour contenter sa haine ?

ARBATE.

Vous l'allez voir paraître ; et j'ose m'assurer²
Que vous-même avec moi vous allez le pleurer.

MONIME.

Quoi ? le Roi...

ARBATE.

Le Roi touche à son heure dernière,
Madame, et ne voit plus qu'un reste de lumière.
Je l'ai laissé sanglant, porté par des soldats ;
Et Xipharès en pleurs accompagne leurs pas.

¹ L'édition de 1697 a ici une faute évidente : *m'envoyant*, pour *m'enviant*.

² Var. *Vous l'allez voir, Madame, et j'ose m'assurer*. (1673-87)

MITHRIDATE

MONIME.

Xipharès ? Ah ! grands Dieux ! Je doute si je veille,
Et n'ose qu'en tremblant en croire mon oreille.
Xipharès vit encor ? Xipharès, que mes pleurs...

ARBATE.

Il vit chargé de gloire, accablé de douleurs.
De sa mort en ces lieux la nouvelle semée
Ne vous a pas vous seule et sans cause alarmée.
Les Romains, qui partout l'appuyaient par des cris,
Ont par ce bruit fatal glacé tous les esprits.
Le Roi, trompé lui-même, en a versé des larmes ;
Et désormais certain du malheur de ses armes,
Par un rebelle fils de toutes parts pressé,
Sans espoir de secours tout prêt¹ d'être forcé,
Et voyant pour surcroît de douleur et de haine,
Parmi ses étendards porter l'aigle romaine,
Il n'a plus aspiré qu'à s'ouvrir des chemins
Pour éviter l'affront de tomber dans leurs mains.
D'abord il a tenté les atteintes mortelles
Des poisons que lui-même a crus² les plus fidèles ;
Il les a trouvés tous sans force et sans vertu³.

¹ Il y a bien *prêt*, et non *près*, dans les anciennes éditions.

² Le texte de 1673 est le seul qui fasse accorder le participe ; les éditions postérieures (1676-1697), et, à leur exemple, la plupart des éditions modernes portent *cru* sans accord, comme si le verbe *être*, qu'on peut sous-entendre, était exprimé : « a cru être les plus fidèles. »

³ C'est ce que racontent Appien (*Guerre de Mithridate*, chapitre CXI), Dion Cassius, livre XXXVII, chapitre XIII, et Justin, livre XXXVII, chapitre II. – Dans la tragédie de la Calprenède, Mithridate qui a vu mourir autour de lui par le

« Vain secours, a-t-il dit, que j'ai trop combattu !
Contre tous les poisons soigneux de me défendre,
J'ai perdu tout le fruit que j'en pouvais attendre.
Essayons maintenant des secours plus certains,
Et cherchons un trépas plus funeste aux Romains. »
Il parle ; et défiant leurs nombreuses cohortes,
Du palais, à ces mots, il fait ouvrir les portes¹.
À l'aspect de ce front dont la noble fureur
Tant de fois dans leurs rangs répandit la terreur.
Vous les eussiez vus tous, retournant en arrière,
Laisser entre eux et nous une large carrière ;
Et déjà quelques-uns couraient épouvantés
Jusque dans les vaisseaux qui les ont apportés².
Mais, le dirai-je ? ô ciel ! rassurés par Pharnace,
Et la honte en leurs cœurs réveillant leur audace,

poison qu'elles ont volontairement pris Hypsicratée, sa femme, Mithridatie et Nise, ses filles, et Bérénice, femme de Pharnace, se plaint de ne pouvoir comme les autres trouver la mort. Ménandre, le chef de sa cavalerie, lui dit alors :

Ce sont là les effets de votre prévoyance,
Lorsque pour vous garder de quelque trahison
Vous ne vous nourrissiez que de contrepoison.
Votre cœur s'est muni...

(*La Mort de Mithridate*, acte V, scène V.)

¹ Var. *Du palais à ces mots il leur ouvre les portes.* (1673-87)

² Louis Racine, dans ses *Remarques sur Mithridate* (tome I, p. 531), a montré la ressemblance qu'il y a entre ces vers et ce passage de Virgile (*Énéide*, livre II, vers 399-401) :

*Diffugiunt alii ad naves, et littora cursu
Fida petunt ; pars ingentem, formidine turpi,
Scandunt rursus equum, et nova conduntur in alvo.*

MITHRIDATE

Ils reprennent courage, ils attaquent le Roi,
Qu'un reste de soldats défendait avec moi.
Qui pourrait exprimer par quels faits incroyables,
Quels coups, accompagnés de regards effroyables.
Son bras, se signalant pour la dernière fois,
À de ce grand héros terminé les exploits ?
Enfin las, et couvert de sang et de poussière,
Il s'était fait de morts une noble barrière.
Un autre bataillon s'est avancé vers nous ;
Les Romains, pour le joindre, ont suspendu leurs coups.
Ils voulaient tous ensemble accabler Mithridate.
Mais lui : « C'en est assez, m'a-t-il dit, cher Arbate ;
Le sang et la fureur m'emportent trop avant.
Ne livrons pas surtout Mithridate vivant. »
Aussitôt dans son sein il plonge son épée.
Mais la mort fuit encor sa grande âme trompée.
Ce héros dans mes bras est tombé tout sanglant,
Faible, et qui s'irritait contre un trépas si lent ;
Et se plaignant à moi de ce reste de vie,
Il soulevait encor sa main appesantie ;
Et marquant à mon bras la place de son cœur,
Semblait d'un coup plus sur implorer la faveur.
Tandis que possédé de ma douleur extrême,
Je songe bien plutôt à me percer moi-même¹,

¹ Nous avons suivi, pour la coupe de la période, l'édition de 1697. Celles de 1676 et de 1687 ont un point après *moi-même*, et rattachent à la phrase précédente les mots : « Tandis que, etc. » L'édition originale (1673), évidemment fautive en cet endroit, a un point après *faveur*, commence à *Tandis*

JEAN RACINE

De grands cris ont soudain attiré mes regards.
J'ai vu, qui l'aurait cru ? j'ai vu de toutes parts
Vaincus et renversés les Romains et Pharnace,
Fuyant vers leurs vaisseaux abandonner la place ;
Et le vainqueur vers nous s'avancant de plus près,
À mes yeux éperdus a montré Xipharès.

MONIME.

Juste ciel !

ARBATE.

Xipharès, toujours resté fidèle¹,
Et qu'au fort du combat une troupe rebelle,
Par ordre de son frère, avait enveloppé,
Mais qui d'entre leurs bras à la fin échappé,
Forçant² les plus mutins, et regagnant le reste,
Heureux et plein de joie en ce moment funeste,
À travers mille morts, ardent, victorieux,
S'était fait vers son père un chemin glorieux.
Jugez de quelle horreur cette joie est suivie.
Son bras aux pieds du Roi l'allait jeter sans vie ;
Mais on court, on s'oppose à son emportement.

que un nouvel alinéa, puis met un autre point après moi-même.

¹ Var. *Juste ciel !*

ARBATE.

*Xipharès, qu'une troupe rebelle,
Qui craignait son courage et connaissait son zèle,
Malgré tous ses efforts, avait enveloppé,
[Mais qui d'entre leurs bras à la fin échappé.] (1673-87)*

² Dans l'édition de Geoffroy et dans celle de M. Aimé-Martin on lit : *força*, au lieu de *forçant* ; et M. Aimé-Martin donne seulement comme variante : *forçant*, qui est le texte de toutes les anciennes éditions.

MITHRIDATE

Le Roi m'a regardé dans ce triste moment,
Et m'a dit d'une voix qu'il poussait avec peine :
« S'il en est temps encor, cours, et sauve la Reine. »
Ces mots m'ont fait trembler pour vous, pour Xipharès :
J'ai craint, j'ai soupçonné quelques ordres secrets.
Tout lassé que j'étais, ma frayeur et mon zèle
M'ont donné pour courir une force nouvelle ;
Et malgré nos malheurs, je me tiens trop heureux
D'avoir paré le coup qui vous perdait tous deux.

MONIME.

Ah ! que de tant d'horreurs justement étonnée,
Je plains de ce grand roi la triste destinée !
Hélas ! et plût aux Dieux qu'à son sort inhumain
Moi-même j'eusse pu ne point prêter la main,
Et que simple témoin du malheur qui l'accable,
Je le pusse pleurer sans en être coupable !
Il vient. Quel nouveau trouble excite en mes esprits
Le sang du père, ô ciel ! et les larmes du fils !

MIRONDELA
DELS ARTS

Scène V

MITHRIDATE, MONIME, XIPHARÈS,
ARBATE, ARCAS, GARDES, *qui soutiennent Mithridate*¹

MONIME.

Ah ! que vois-je, Seigneur, et quel sort est le vôtre !

MITHRIDATE.

Cessez et retenez vos larmes l'un et l'autre.

*En montrant Xipharès.*²

Mon sort de sa tendresse et de votre amitié
Veut d'autres sentiments que ceux de la pitié ;
Et ma gloire, plutôt digne d'être admirée,
Ne doit point par des pleurs être déshonorée.
J'ai vengé l'univers autant que je l'ai pu :
La mort dans ce projet m'a seule interrompu.

¹ Dans l'indication des personnages de cette scène, la Harpe, Geoffroy, M. Aimé-Martin ajoutent le nom de *Phædime*, qui n'est point dans les anciennes éditions.

² L'indication « *En montrant Xipharès* » ne se trouve point dans les éditions de 1673 à 1687. Dans celle de 1697 elle est en note, avec un renvoi se rapportant au mot *sa*.

MITHRIDATE

Ennemi des Romains et de la tyrannie,
Je n'ai point de leur joug subi l'ignominie¹ ;
Et j'ose me flatter qu'entre les noms fameux
Qu'une pareille haine a signalés contre eux,
Nul ne leur a plus fait acheter la victoire,
Ni de jours malheureux plus rempli leur histoire².
Le ciel n'a pas voulu qu'achevant mon dessein
Rome en cendre³ me vît expirer dans son sein.
Mais au moins quelque joie en mourant me console :
J'expire environné d'ennemis que j'immole ;
Dans leur sang odieux j'ai pu tremper mes mains,
Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains.
À mon fils Xipharès je dois cette fortune :
Il épargne à ma mort leur présence importune.
Que ne puis-je payer ce service important
De tout ce que mon trône eut de plus éclatant !
Mais vous me tenez lieu d'empire, de couronne ;
Vous seule me restez : souffrez que je vous donne,
Madame ; et tous ces vœux que j'exigeais de vous,
Mon cœur pour Xipharès vous les demande tous.

¹ La Calprenède fait dire à Mithridate, au moment où il va se donner la mort :
Rome, à qui je ravis un superbe ornement,
Ne me verra vaincu que par moi seulement.
Elle en aura le fruit et j'en aurai la gloire.

(*La Mort de Mithridate*, acte V, scène V.)

² Var. *Et de jours malheureux plus rempli leur histoire*. (1673-87)

³ Les éditeurs modernes (la Harpe, Geoffroy, M. Aimé-Martin, etc.) mettent *en cendres*, au pluriel ; mais il y a bien *en cendre* dans toutes les éditions publiées du vivant de Racine.

JEAN RACINE

MONIME.

Vivez, Seigneur, vivez, pour le bonheur du monde,
Et pour sa liberté, qui sur vous seul se fonde¹ ;
Vivez pour triompher d'un ennemi vaincu,
Pour venger...

MITHRIDATE.

C'en est fait, Madame, et j'ai vécu.
Mon fils, songez à vous. Gardez-vous de prétendre
Que de tant d'ennemis vous puissiez vous défendre.
Bientôt tous les Romains, de leur honte irrités,
Viendront ici sur vous fondre de tous côtés.
Ne perdez point le temps que vous laissez leur fuite
À rendre à mon tombeau des soins dont je vous quitte.
Tant de Romains sans vie, en cent lieux dispersés,
Suffisent à ma cendre et l'honorent assez.
Cachez-leur pour un temps vos noms et votre vie.
Allez, réservez-vous...

XIPHARÈS.

Moi, Seigneur, que je fuie ?
Que Pharnace impuni, les Romains triomphants
N'éprouvent pas bientôt...

MITHRIDATE.

Non, je vous le défends.
Tôt ou tard il faudra que Pharnace périsse.
Fiez-vous aux Romains du soin de son supplice².

¹ Var. *Vivez, Seigneur, vivez, pour nous voir l'un et l'autre
Sacrifier toujours notre bonheur au vôtre.* (1673-87)

² « Un homme, dit l'abbé du Bos (*Réflexions critiques*, 2^e partie, section XXII),
qui ne sait pas que Pharnace qui s'était allié aux Romains contre son père

MITHRIDATE

Mais je sens affaiblir ma force et mes esprits¹.
Je sens que je me meurs. Approchez-vous, mon fils.
Dans cet embrassement dont la douceur me flatte,

Mithridate, fut dépouillé honteusement de ses États par Jules César quelques années après, n'est point frappé de la beauté des vers prophétiques que Racine fait proférer à Mithridate expirant. » Sur la défaite de Pharnace par César, et sur sa mort, voyez la fin de la *Préface* de Mithridate. – La Calprenède fait aussi annoncer par Mithridate, mais à Pharnace lui-même, la victoire de César (*la Mort de Mithridate*, acte IV, scène III) :

Au lieu de ce repos que tu t'étais promis,
Tu seras le plus grand de tous tes ennemis.
Écoute cependant un esprit prophétique :
Tu seras ruiné par cette république ;
Et ces mêmes Romains à qui tu fais la cour,
Te mettront à néant par la guerre d'un jour.
Un plus puissant guerrier que Luculle et Pompée
Te vaincra sans effort presque d'un coup d'épée ;
Et prenant l'intérêt des Romains et de moi,
Sa main me vengera de Pompée et de toi.

Une prophétie, si exacte dans le détail, nous paraît invraisemblable en un sujet profane ; l'artifice en est trop visible.

¹ Var. [*Fiez-vous aux Romains du soin de son supplice.*]

*Le Parthe, qu'ils gardaient pour triomphe dernier,
Seul encor sous le joug refuse de plier.
Allez le joindre. Allez chez ce peuple indomptable
Porter de mon débris le reste redoutable.
J'espère, et je m'en forme un présage certain,
Que leurs champs bienheureux boiront le sang romain* ;
Et si quelque vengeance à ma mort est promise,
Que c'est à leur valeur que le ciel l'a remise.*
[*Mais je sens affaiblir ma force et mes esprits.*] (1673)

* Allusion à la défaite prochaine de Crassus.

JEAN RACINE

Venez, et recevez l'âme de Mithridate¹.

MONIME.

Il expire.

XIPHARÈS.

Ah ! Madame, unissons nos douleurs,
Et par tout l'univers cherchons-lui des vengeurs.



¹ Louis Racine, dans l'*Examen, de Mithridate*, rapproche ce vers du vers 652 du livre IV de l'*Énéide* de Virgile :

Accipite hanc animam...

et il fait cette juste remarque : « Nous disons recevoir les derniers soupirs. Cette expression : *Recevez l'âme*, est conforme à la manière de parler et de penser des anciens. »